

# Regards

sur l'histoire **de La Seyne-sur-Mer**

## Que nous dit le paysage ?

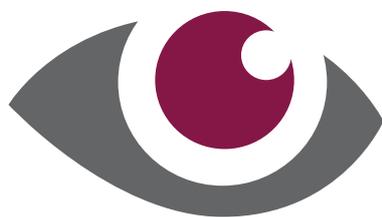


Compte rendu du colloque annuel  
de novembre 2011



Association pour l'**Histoire et le Patrimoine Seynois**  
BP 10315 - 83512 La Seyne-sur-Mer - Tél. **04 94 74 98 60**  
Site : [www.histpat-laseyne.net](http://www.histpat-laseyne.net) - Mail : [laseynehps83@gmail.com](mailto:laseynehps83@gmail.com)





# Regards

sur l'histoire **de La Seyne-sur-Mer**

## Que nous dit le paysage ?

n°12

Compte rendu du colloque annuel  
de novembre 2011



Association pour l'**Histoire et le Patrimoine Seynois**  
BP 10315 - 83512 La Seyne-sur-Mer - Tél. **04 94 74 98 60**  
Site : [www.histpat-laseyne.net](http://www.histpat-laseyne.net) - Mail : [laseynehps83@gmail.com](mailto:laseynehps83@gmail.com)

# Sommaire

**Yolande Le Gallo**

## **Editorial**

**Que nous dit  
le paysage ?** ..... p3

**Céline Chicharro**

**Le domaine  
de Fabrégas,  
un domaine bâti  
et paysager  
à redécouvrir**..... p4

**Lucas Martinez**

**L'évolution du  
paysage industriel  
dans la rade de  
Toulon, d' hier à  
aujourd'hui** ..... p10

**Marie-Paule François**

**Olive Tamari,  
un peintre  
généreux** ..... p15

**Henri Ribot**

**Du Six-Fours antique  
au Toulon militaire,  
la place et l'évolution  
du paysage  
seynoïse** ..... p22

**Sylvie Oberseither**

**La fresque de la  
Maison du patrimoine,  
un surprenant  
paysage** ..... p30

**Bibliographie**..... p34

**Regards sur l'histoire  
de La Seyne-sur-Mer,  
2000 à 2011** ..... p35

### **Comité de relecture :**

Geneviève Bauquin, Andrée Bensoussan, Yolande Le Gallo, Dina Marcellesi

### **Crédit graphique pour Henri Ribot**

Fig. 1, 2, 3, 4 et 6 : Editions du Foyer Pierre Singal, Sanary.

Fig. 5 et 7 : DR

Fig. 8 : Almanach de l'Institution Sainte-Marie de La Seyne, année 1912-1913.

Fig. 9 : extraits des cartes IGN, 1/50 000 (année 1948) et 1/25 000 (année 2005).

### **Crédit photographique :**

Geneviève Bauquin, Céline Chicharro, Yolande Le Gallo, Dina Marcellesi,  
Lucas Martinez, Henri Ribot, SAGEM, Villa Tamaris Pacha

Remerciements



**Yolande Le Gallo**

## Editorial

# Que nous dit le paysage ?



« On regarde le paysage pas seulement avec ses yeux mais avec ce que l'on est, son vécu et son histoire. Le regard est porté sur une portion de territoire à une époque donnée »<sup>1</sup>.

Les intervenants de ce 12<sup>e</sup> colloque ont chacun porté leur regard sur le territoire seynois et au-delà.

**Henri Ribot**, archéologue, a réussi la gageure de reconstituer l'évolution du territoire seynois (on devrait dire d'abord six-fournaï) depuis l'Antiquité jusqu'à la période contemporaine en s'appuyant sur la cartographie. Evolution topographique, évolution de l'occupation humaine, industrialisation et urbanisation constituent les éléments du paysage à travers un temps long. Un point commun au territoire de La Seyne-Six-Fours, les réserves aquifères qui sourdent « à fleur de sol » que le domaine de Fabrégas, ancien domaine agricole mais aussi riche propriété, a utilisées de manière judicieuse. **Céline Chicharro**,

responsable de la réhabilitation du site, révèle ce que cachent les broussailles qui ont envahi la propriété. La bastide et l'allée de palmiers témoignent de son ancienne splendeur. Cette splendeur passée, nous l'avons retrouvée dans la description du plafond peint, découvert dans l'une des salles réhabilitées de la Maison du patrimoine au centre ville, restauré par **Sylvie Oberseither**, fresquistes.

Un paysage de bord de mer apparaît distinctement dans un médaillon, qui participe à la décoration des poutres ornées par ailleurs de guirlandes, de coupes de fruits et de fleurs selon le style du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce riche décor, avec la réhabilitation des belles maisons du patrimoine et de l'habitat, rappelle la richesse commerciale de la ville aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Elle a précédé le développement industriel des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Grâce aux tableaux de Joseph Vernet, de l'amiral Pâris, aux plans classiques mais aussi à la carte « google map » de la rade de Toulon, **Lucas Martinez** montre l'expansion industrielle dans la rade depuis les XVIII<sup>e</sup> et surtout XIX<sup>e</sup>

siècles, et les ravages de la Seconde Guerre avant le déclin inexorable des années 1980. Le paysage contemporain recèle des éléments de cette riche histoire seynoise – bassin, vestiges réhabilités ou à réhabiliter, titan transporté sur l'autre rive encore partiellement industrielle. Toujours un point commun : l'eau, la mer, le ciel et leurs éléments qu'Henri Olive Tamari a peints et repeints avec ses différents bleus. Ainsi **Marie-Paule François** présente les « paysages » du peintre au « tempérament marin » : la plage, le port, sur l'eau, sous l'eau,...

Le paysage est toujours indissociable d'un regard, fut-il imaginé : « il est bon de disloquer les membres de la nature pour en découvrir l'essence poétique, c'est avec ces morceaux épars que l'artiste va construire un nouvel univers », écrivait Olive Tamari. Le paysage patrimonial ainsi mis à jour avec des outils différents, sous-tend une continuité bien identifiée par les intervenants, depuis le paysage de nos ancêtres jusqu'aux paysages actuels.

« Cela permet de lier passé, présent et futur dans un même regard ».

Marie Josée Fortin, « Le paysage comme patrimoine collectif : De la découverte à la mobilisation citoyenne », site SDEIR





Céline Chicharro

# Le domaine de Fabrégas, un patrimoine bâti et paysager à redécouvrir

## Contexte

Depuis mars 2011, le Conservatoire de l'Espace littoral et des Rivages Lacustres est le propriétaire du domaine de Fabrégas, d'une superficie de 55 hectares.

Les 10 hectares de la propriété «Les Gabrielles» située sur le Plan d'Aub appartenaient déjà, depuis une dizaine d'années, au Conservatoire. Avec l'acquisition de l'Espace Naturel Sensible de Fabrégas auprès du Conseil Général du Var, le Conservatoire a étendu son parcellaire en continuité.



N'ayant pas vocation à gérer les espaces qu'il acquiert, le Conservatoire a donc confié la gestion, par convention, à la Ville de La Seyne-sur-Mer qui, depuis avril 2011, travaille à redonner vie au

site. Le domaine dont l'entité phare est la bâtisse sise à Fabrégas, s'étend vers les Moulrières, gravit le Plan d'Aub, englobe les Gabrielles avant de redescendre jusqu'en bordure de Janas.



Avec ce positionnement géographique, on peut aisément comprendre que le domaine offre une mosaïque de paysages. Grâce aux recherches relatives à l'histoire de ce site, nous savons que le domaine a eu pendant longtemps une vocation agricole qui a façonné le paysage.

## Le partage de l'eau

Les constructions de la zone des vestiges furent par le passé, le cœur d'une activité intense basée sur le partage de l'eau.

Le point de départ de ce chemin de l'eau se situe aux Moulières. Ce quartier doit son nom à l'humidité de son sol. En provençal, une moulière est un champ cultivé d'où l'on voit sourdre des points d'eau.

Ainsi, les Moulières baignées d'une eau potable et abondante issue de 4 sources, verront s'établir deux lavoirs, deux moulins et une ferme, le tout donnera lieu à l'organisation d'un système d'irrigation remarquable qui aboutit au réservoir proche de la bâtisse du Domaine de Fabrègues.

Aux Moulières, nous sommes en présence de certains des plus anciens vestiges de notre commune.

La parcelle des lavoirs est communale, bordée de deux énormes platanes ; on constate depuis peu la résurgence d'une source à la base d'un des lavoirs. Sur ce secteur, la confluence de cette source, du Capus et des Baruelles, rend ce secteur par temps de pluie inaccessible.

Dès la parcelle des lavoirs, l'eau était canalisée afin d'être acheminée vers le premier moulin. Celui-ci avait pour fonction de moulinier le blé. A la sortie du moulin, l'eau poursuivait son chemin jusqu'à une réserve de répartition.

Cette réserve desservait le marais où l'eau était stockée pour alimenter le second moulin ainsi qu'un petit lavoir près de la ferme et pour finir, le trop plein poursuivait son itinéraire jusqu'au grand bassin.

Le second moulin faisait de l'huile d'olive. Ces moulins à eau actionnés par une roue horizontale sont les

En friche depuis près de 25 ans, le bâti a beaucoup souffert, la nature a repris ses droits et la végétation a envahi les espaces que l'homme a travaillés pendant des décennies.

La partie boisée, initialement implantée sur le versant du Plan d'Aub, a colonisé les anciennes planches de cultures.

S'il est encore possible de distinguer les trois grandes parcelles qui bordent la bâtisse et qui furent les derniers espaces à être cultivés, comment, sans en avoir la connaissance, comprendre l'organisation de la zone des vestiges qui s'étend des Moulières à l'Oïde ?



ancêtres de la turbine.

Les moulins de ce type ont une plus grande complexité architecturale et hydraulique car ils induisent des conduits d'amenée d'eau par dérivation généralement par aqueducs, ou béals.

Le béal aboutit directement au premier moulin, pour plonger dans un puits servant d'accélérateur de pression,

l'eau est précipitée sur les ailettes de la roue horizontale.

L'identification et la compréhension de ce mécanisme, m'ont été données par M. RIBOT car le Centre Archéologique du Var et la Fédération MART, travaillent depuis longtemps sur ce secteur.

Depuis le secteur des vestiges et jusqu'à la mer, sur la plage de la Verne, nous longeons le vallat de L'Oïde.

L'oïde (en provençal ouïde, ou ouvede) est un conduit pour recueillir les eaux, un petit canal couvert. À La Seyne, le ruisseau de l'Oïde charriait autrefois les eaux résiduaires noires et malodorantes du moulin à huile et les eaux savonneuses des lavoirs des Moulières. Quand les vieux Seynois parlaient de l'Oïde, c'était pour désigner un endroit malsain.

**Pour résumer, le cœur de cette organisation était une gestion partagée des eaux et la richesse de ce site résidait dans l'organisation de ces bâtiments entre eux.**

L'histoire des lavoirs des Moulières, comme celle des moulins est longue et compliquée, d'autant que, si les moulins cessèrent leurs activités vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les lavandières utilisèrent les lavoirs jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

Ce patrimoine connu de nombreux conflits liés à la propriété, à l'usage, et à une gestion parfois hasardeuse.

Il faut souligner que le déclin de l'activité est dû au tarissement progressif des ruisseaux par l'appauvrissement du sous-bois et du couvert, les incendies et le déboisement.

Les sources quant à elles, ont

surtout vu leur régime modifié par le percement dans le massif de Sicié, du tunnel de l'émissaire commun.

**Ainsi, la propriété du Domaine de Fabrégas, ne peut se résumer aux parcelles boisées, aux friches agricoles et à la bâtisse que nous connaissons tous.**

**Le domaine s'articule autour des vestiges dont nous venons de parler. Il se complète par de multiples puits, quelques aménagements militaires et un large chemin en calades qui menait à une bâtisse.**

## Inventaire passé et moderne des milieux

Une rapide description du milieu à l'heure actuelle, nous met en présence de prairies substeppiques, de friches agricoles, de zones forestières, de galeries de frênes et d'un ancien jardin d'ornement.

Pourtant, un long travail de recherches aux archives départementales nous renseigne, grâce aux matrices cadastrales, qu'il y a près d'un siècle, le domaine se composait de vignes, oliviers, vergers, marais, terres semables, bois, labours, terres incultes, prés, pâtures, aires de battage, pateq(s) (lieu de repos des troupeaux) et d'une thèse (aménagement de filets entre les arbres pour chasser). Au niveau du bâti on retrouve sur ces mêmes matrices, les mentions : bastide, bastidon, loge à cochon, écurie, bergerie, moulin et remise.

Quoi qu'il en soit, nous sommes en



présence d'un territoire atypique. La terre rouge et la plage de sable gris montrent combien Fabrégas peut offrir de contrastes. Ce quartier

urbanisé par de multiples zones pavillonnaires nous fait entrevoir le rôle charnière du domaine entre plage et collines.

## La naissance du domaine

Mais revenons à la naissance du domaine, car il est le résultat d'une succession d'achats et de ventes de parcelles.

Tout débute avec l'acquisition par M. Louis Bonaventure DANIEL d'une petite propriété rurale. Il est marin, demeurant à Marseille. Les acquisitions vont se poursuivre mais deux générations plus tard, les terres seront

revendues en 1867 à M. Jacques CORNIBERT, docteur en médecine à La Seyne.

En parallèle, le fils unique de M. CORNIBERT se rend propriétaire par adjudication au tribunal de Toulon de terres attenantes sises sur le Plan d'Aub.

En 1875, M. CORNIBERT vend sur acte signé à Marseille à Anne GRANDVAL,

sans profession, épouse de Victor NÉGREL rentier, tous deux demeurant à Marseille.

Cet acte de vente est important car il référence la totalité des parcelles vendues. Ainsi un groupement de 93 parcelles, pour une superficie approximative de 70 hectares, prend la dénomination de domaine de Fabrégas.

## Édification de la bâtisse

C'est une femme, Anne GRANDVAL, qui va faire du domaine non plus une campagne agricole, mais une propriété dont l'identité sera et reste encore aujourd'hui la grande bâtisse. En effet, lors de l'acquisition, la parcelle 1015 est celle de la maison et elle y recense une bastide. Sur le cadastre, une construction importante n'est pas dénommée ainsi. De plus, on précise toujours les étages s'il y en a et ceci sous le terme « élévation ». Ce qui n'est pas le cas.

Lorsqu'en 1882, les époux NÉGREL revendent le domaine, ils vendent sur la parcelle 1015 une maison de maître sur soubassement.

### La bâtisse fut donc édifiée entre 1875 et 1882.

Cette vente s'effectue au bénéfice de Messieurs PELLICOT et JAUBERT tous deux avocats. Ils achèteront conjointement un an plus tard, soit en 1883, le domaine rural des Moulières avec deux moulins, d'une superficie de 20 hectares à Delphine DAVID épouse SAURIN.

A cette date, le domaine est à sa plus grande étendue faisant près de 90 hectares et allant jusqu'à la mer ; il englobe des terres sur tous les quartiers limitrophes.

Mais très vite, les deux hommes vont décider de partager leurs biens et depuis, le domaine ne cessera de perdre des terres.

Par acte de partage en 1884, c'est M. JAUBERT qui garde la plus grande partie du domaine.

Les actes ne nous renseignent pas sur les volontés de M. JAUBERT, cependant les termes de l'échange précisent :

- M. JAUBERT pourra réaliser un plan d'ensemble des chemins à établir à travers les propriétés appartenant à l'un comme à l'autre des échangistes.
- Sur un période de 2 ans, M. JAUBERT pourra acheter les terres restantes à M. PELLICOT au prix de 1,50 francs le m<sup>2</sup>.
- Les eaux du canal existant, appartiendront pour moitié à Messieurs PELLICOT et JAUBERT.



### Dès le partage fait, M. JAUBERT crée des voies et chemins et commence la vente de parcelles. Le quartier de Fabrégas s'urbanise.

Dans le même temps, M. JAUBERT vend à Berthe GAVOTY épouse PELLICOT, la maison de maître et les terres qui l'entourent ainsi que le domaine rural des Moulières. **Elle se rend seule propriétaire de 42 hectares.**

Madame PELLICOT décède sans laisser d'enfants en avril 1898.

M. PELLICOT, qui hérite des terres de son épouse, va réaliser 25 acquisitions allant de toutes petites parcelles à des exploitations rurales.

### Son désir est de regrouper ses terres en un seul tenant.

En juillet 1924, M. PELLICOT vend le domaine de Fabrégas à **LA SOCIÉTÉ HÔTELLIÈRE ET IMMOBILIÈRE PARIS PROVENCE.**

Cette société se crée pour l'achat du domaine et acquiert 65 hectares, sous la description suivante :

Sur cette propriété se trouve édifiée une grande maison de maître élevée en partie sur sous-sol, d'un premier étage sur rez-de-chaussée avec mansarde, maison de ferme et diverses dépendances à usage agricole.

**Le terrain est complanté en vignes, bois, arbres fruitiers, agrumes et cultures marai-**

### nières, primeurs et fleurs.

M. PELLICOT est membre de l'Académie du Var et l'auteur des ouvrages suivants :

- Le calendrier du cultivateur provençal
- Traité élémentaire d'agriculture pratique pour le Midi de la France
- Le vigneron provençal

Il est sûrement à l'origine des aménagements paysagers et du développement des cultures sur les terres limitrophes de la bâtisse, ainsi que du perfectionnement des systèmes d'irrigation.

Son père, qui fut conseiller lors du ravage des cépages par le phylloxera, avait réhabilité la culture des vignes en oullières.

Dans les conditions de la vente du domaine entre M. PELLICOT et la société «Paris Provence», il est mentionné que M. PELLICOT garde un mois encore la jouissance de la maison de maître et des jardins particuliers.

Par ailleurs, la société le laissera prendre pendant trois ans, tous les greffons qu'il voudra dans sa vieille collection de vignes françaises et parmi les arbres fruitiers de la propriété, ainsi que les plants d'artichauts...

**On découvre ici une véritable activité agricole qui perdurera quelques années.**

La Société « Paris Provence » va morceler la périphérie du domaine qu'elle mettra en gestion sous bail agricole.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, la maison est réquisitionnée, les Allemands en font une place forte avec les batteries militaires qui entourent le domaine. De nombreux trous de bombes l'attestent.

Un camping y sera établi dès les années 50. En parallèle, les parcelles agricoles produiront jusqu'à la fin des années 70. Sur cette même période il existait encore la bergerie, elle abritait un troupeau de 300 moutons.

La Société « Paris Provence » sera revendue ; elle aura porté divers projets qui n'auront pas abouti. La Famille GAUDY, dernier résident privé



du domaine, l'a acquis en 1960. Le Conseil Général achète en 2002 les 43 hectares du domaine, 22 hectares

ayant été vendus auparavant, contribuant à la création de plusieurs lotissements, dont celui de « La Bergerie ».



la bastide.

## Un héritage à faire revivre

Ce travail de recherche m'a permis de contextualiser tous les souvenirs de mon enfance car j'ai eu la chance de grandir au domaine. Il m'a aussi permis de renouer avec l'image de Clément et Marie MAGNETTO, les derniers métayers du domaine.

Dans les dernières années, ils produi-

saient des artichauts, de la patate douce jusqu'à 13 tonnes l'an, des primeurs en vente directe mais surtout, ils cultivaient la violette.

Cette dernière était cueillie chaque jour, mise en bouquets et rangée dans des paniers d'osier, avant d'être menée en gare d'Ollioules par Mme GAUDY.

Là, par le train, la violette partait pour Paris avant d'être vendue à Londres sous le nom de « **La Violette MAGNETTO** ». Ensuite ce sont les parfumeurs de Grasse qui venaient récupérer les feuilles des plants de violettes car c'est la feuille que l'on distille et non la fleur.

## Le domaine aujourd'hui

Pour conclure, cet historique est aujourd'hui la base qui permet au Conservatoire d'appréhender le domaine en tant que site où la présence de l'homme et son activité furent à l'origine de sa création. C'est par cette connaissance des différents zonages, que l'équipe affectée à la gestion du domaine travaille à la réouverture du milieu. Il s'agit de recréer les perspectives, redonner une lecture des espaces et de leur fonctionnement. Nous sommes attentifs aux méthodes employées, et travaillons à la préservation des habitats et à la valorisation des sujets remarquables.

L'identité du domaine passe aussi par une volonté d'ouvrir le site à des publics diversifiés. Une forte politique partenariale permet la mise en place de différents chantiers. Qu'il s'agisse de détenus de fin de peine, de personnes en parcours d'insertion ou bien encore d'étudiants européens, la richesse des regards croisés sur le site enrichit notre démarche et nous a permis en quelques mois de le faire redécouvrir aux usagers.

L'avenir sera de pouvoir réimplanter une activité agricole. Mais avant il nous faudra pérenniser la présence de l'eau et à nouveau la canaliser. L'histoire se répète, elle nous enseigne aussi combien nos anciens ont fait preuve de courage et d'innovation quant à cette ressource si précieuse qu'est l'eau.



Façade de la bastide



Un canal d'irrigation



La présence de l'eau dans le domaine : canal d'irrigation et bassin de rétention



Cheminement dans le domaine



Lucas Martinez

# Un exemple de paysage industriel en rade de Toulon :

## l'arsenal de Toulon et les chantiers navals de La Seyne

« La rade de Toulon est la plus belle et la plus excellente de la mer Méditerranée de l'aveu de toutes les nations. C'est le principal port du royaume et le lieu où le roi tient ordinairement la plus grande partie de ses forces navales », écrit l'ingénieur Vauban envoyé à Toulon en 1679, sur ordre de Colbert, pour réorganiser l'arsenal.

Le tableau peint par Vernet depuis les pentes du Mont Faron illustre bien les avantages indéniables de la rade de Toulon : elle est à la fois vaste et très bien protégée des vents, notamment par la presqu'île de Saint-Mandrier. Elle est, de plus, facile à défendre. Trois forts sont bien mis en évidence sur le tableau de Vernet : la tour Royale, le fort de Balaguier et le fort de l'Eguillette qui constituaient le verrou de la rade de Toulon, empêchant toute intrusion par voie de mer. Au dix-septième siècle, Toulon devient le port militaire français en Méditerranée, ce qu'il est toujours aujourd'hui. Se développe alors un arsenal. C'est un lieu où on construit, on entretient les navires et où on les arme. On les prépare pour les différentes campagnes : il faut prévoir les équipages, le ravitaillement, les rechanges, l'artillerie.

Le littoral de la rade avant le XVII<sup>e</sup> siècle a été tracé sur cette vue aérienne de la rade. On se rend compte que la physionomie même de la rade de Toulon a commencé à être transformée dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Le plan actuel de l'arsenal de Toulon



La rade de Toulon, vue du mont Faron en 1756 par Joseph Vernet (1714-1789)



En rouge le tracé de la rade de Toulon au XVII<sup>e</sup> siècle.

est représentatif de son évolution. La darse vieille est construite sous Henri IV, en 1599. À la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, Vauban dessine les plans de la darse neuve, jouxtant la précédente. Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'introduction de la vapeur et de la construction en fer nécessite de nouvelles infrastructures. L'arsenal du Mourillon est fondé en 1836 et on aménage une troisième darse, à l'ouest de la darse neuve, la darse Castigneau. Une quatrième darse, Missiessy, est aménagée entre 1862 et 1868 pour

permettre l'envoi d'un corps expéditionnaire de 40 000 hommes. Les appontements Milhaud sont construits en 1916 pour l'accueil des cuirassés de la flotte française, atteignant alors près de 24 000 tonnes de déplacement. Les grands bassins Vauban sont aménagés dans les années 20 pour leur entretien. L'arsenal est ainsi agrandi progressivement, s'étendant vers l'ouest et vers l'est et gagnant sur la mer par l'aménagement de terre-pleins. Ces diverses extensions se sont juxtaposées ce qui rend leur identification très aisée.

## Les chantiers navals de La Seyne

De l'autre côté de la rade les chantiers de La Seyne, apparaissent au début du XIX<sup>e</sup> siècle et se développent progressivement. Ce plan est extrait du numéro de juillet 1963 de la revue *Méditerranée*. Un article intitulé « Véritable chantier flottant les FCM ont asservi la mer », constate que les chantiers de La Seyne ont progressivement gagné sur la mer, selon la même logique que l'arsenal de Toulon.

Le repère 1 représente la surface des chantiers Lombard et Mathieu, les premiers à véritablement entrer dans l'ère de l'industrialisation. Nous sommes alors en 1836. Manquant cruellement d'espace, une première extension de 2 500 m<sup>2</sup> est décidée en 1838, il s'agit du repère 2.

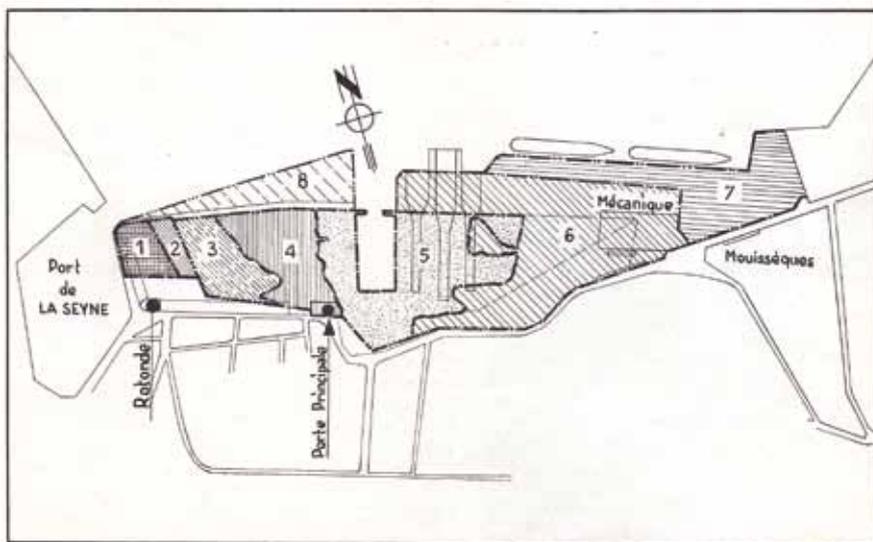
En 1845, le britannique Philip Taylor prend le contrôle des chantiers navals seynois et les associe à son atelier mécanique de Marseille. Il entreprend trois extensions successives en 1850,

1853 et 1854, (repères 3, 4 et 5). Il est soutenu par la Marine française.

Les actionnaires des Messageries Maritimes, menés par Armand Béhic, refondent les Forges et Chantiers de la Méditerranée en 1856. Dans les années 1870, les FCM gagnent encore sur la mer et aménagent l'espace signalé par le repère numéro 6.

Les destructions de la Seconde Guerre mondiale donnent l'opportunité aux

chantiers navals de s'étendre encore, une première fois en créant un quai d'armement supplémentaire entre 1946 et 1949 (repère 7), puis en 1963 avec une extension de près de 6 000 m<sup>2</sup> (repère 8). En 1974, la construction du môle des méthaniers, qui accueille aujourd'hui les immenses paquebots de croisières faisant escale dans la rade, est la dernière extension des chantiers seynois avant leur fermeture.



Plan d'ensemble avec les différentes phases de comblement depuis 1836

## Des activités industrielles bien visibles dans le paysage

Nous retrouvons des éléments caractéristiques de ce paysage industriel sur toutes ses représentations depuis le XVIII<sup>e</sup> jusqu'à nos jours. Au risque de schématiser, on peut distinguer trois catégories :

- les bâtiments, aux formes et dimensions adaptées à leurs activités. L'exemple le plus typique est la corderie de Toulon, construite à partir de 1689, un bâtiment de 20 mètres de large et 400 mètres de long. Le bâtiment des forges et ateliers de l'arsenal, situé dans la darse Castigneau, était doté d'une cheminée atteignant 70 mètres de hauteur.

- les cales de lancement. L'activité principale est la construction navale, on retrouve donc systématiquement ces installations si particulières. Les cales ont pu être à l'air libre ou couvertes, comme celles que l'on aperçoit sur le tableau de Morel-Fatio.

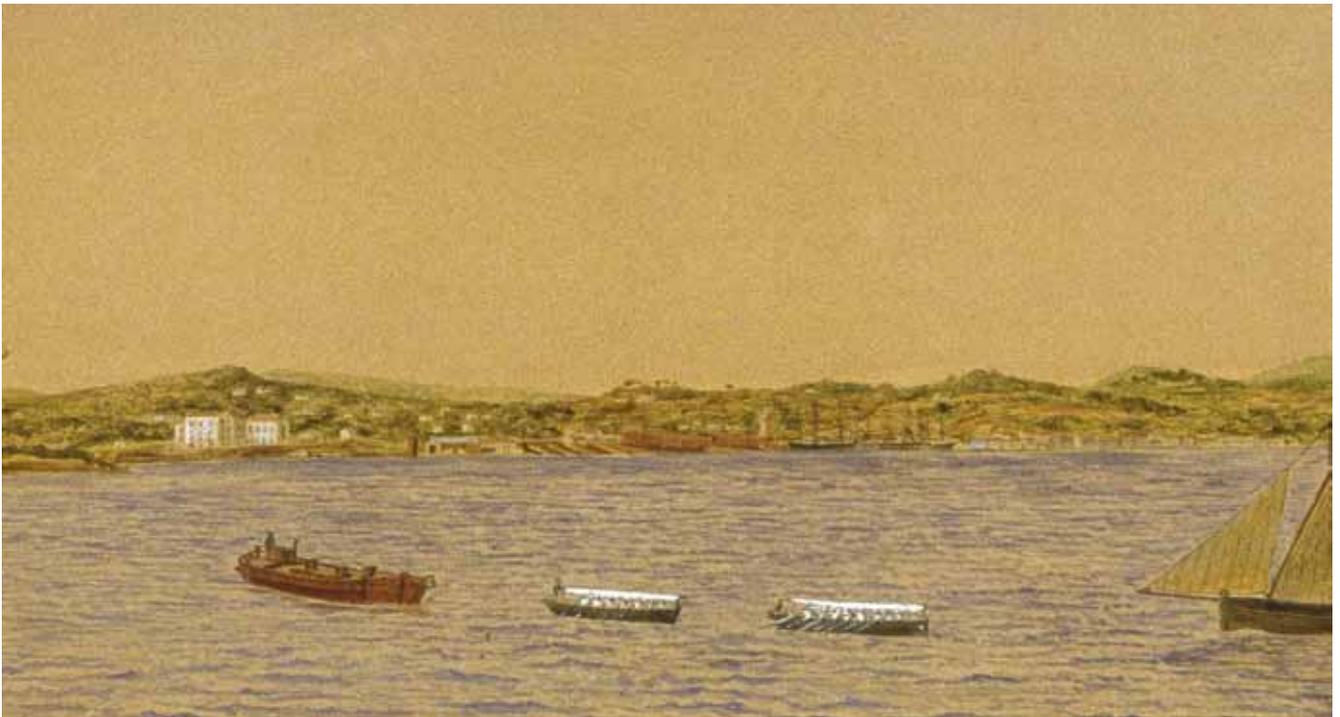


Le port de Toulon au XVIII<sup>e</sup> siècle (extrait) Joseph Vernet

Ces cales permettaient de construire à l'abri des navires à coque métallique, susceptibles de rouiller avant qu'on ne les peigne. Ces cales furent détruites par un incendie en 1904.

- Les engins de levage, à la fois plus éphémères et plus visibles, de par leur hauteur. Ce sont les grues, sur

rail et flottantes, et les machines à mâter. Toulon avait une machine à mâter fixe, située à l'entrée de la darse vieille. L'arsenal possédait également une machine à mâter mobile, installée sur la coque d'une ancienne frégate, l'ancêtre de l'Atlas des chantiers seynois.



La rade de Toulon (vue de la Seyne). Aquarelle de François Edouard

## Aquarelle de l'amiral Pâris

Le musée de la marine possède un témoignage exceptionnel de ce qu'était le paysage de la rade de Toulon au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit d'une aquarelle réalisée par l'amiral François-Edmond Pâris, directeur du musée de la Marine de 1871 à 1893. Il l'a réalisée vers 1860, époque où il commandait une division à Toulon. L'amiral Pâris avait une longue expérience de reportages lors de campagnes d'exploration qui ont été menées sur tous les océans du globe. Il a ainsi laissé de nombreuses peintures documentaires, d'une grande précision. Le point de vue choisi

## Le paysage industriel de la rade de Toulon au rythme des événements

Ce paysage s'est transformé par différents facteurs : sur le long terme, par les évolutions techniques, économiques et politiques, et à court terme par les événements qui ont pu survenir, notamment les accidents, en voici deux exemples :

► A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, l'ingénieur Vauban avait implanté deux poudrières identiques, une à Milhaud et une à Lagoubran. La première existe toujours et se trouve à proximité du quai Milhaud 6, le plus occidental des grands quais de l'arsenal. La

est situé à proximité de la Tour Royale. L'arsenal de Toulon est représenté avec détail et minutie. On y trouve également l'une des premières vues connues des chantiers navals de La Seyne-sur-Mer.

L'amiral Pâris était un dessinateur accompli, un marin d'expérience qui connaissait bien les Forges et chantiers de la Méditerranée à La Seyne, notamment pour avoir vu leurs réalisations lors des expositions universelles. Il a écrit l'un des plus beaux éloges des chantiers de La Seyne donné par un marin :

« Les marins de tous les pays doivent-ils souhaiter, que le temps amène un établissement comme celui de La

seconde, à Lagoubran, a explosé en 1899, causant plusieurs dizaines de victimes et détruisant une bonne partie de ce quartier.

► La corderie, bien qu'elle existe encore, n'a pas été épargnée par ce genre d'accident. En 1907, un incendie l'a amputée de quelques mètres dans sa partie centrale et n'a pas, à ce jour, été reconstruite. Les marins surnomment cet espace la « dent creuse ».

De la même manière aux chantiers de la Seyne, l'atelier menuiserie a été détruit par un incendie en 1906. Il est par la suite réimplanté à l'extérieur, par précaution, afin qu'un nouvel incendie ne puisse se propager au reste de l'établissement.

L'événement majeur du XX<sup>e</sup> siècle a

Seyne près de chacun des arsenaux, dont la célérité d'exécution compense en partie le nombre et l'approvisionnement. Quand on a un voisin qui produit chaque année pour 25 millions de francs de travaux, représentés par cinq mille chevaux de machines, 6 000 chevaux de chaudières et 35 000 tonneaux de déplacement de navires construits, et par des travaux maritimes de toutes sortes, les marins, dis-je, peuvent compter sur lui et se réjouir de l'avoir à portée pour les aider». augmenté des derniers perfectionnements et inventions maritimes jusqu'en 1869, Paris, éd. Arthus Bertrand, 1869, 2 tomes, page 171.

été évidemment la Seconde Guerre mondiale, qui a profondément modifié l'aspect du paysage industriel dans la rade de Toulon. Les bombardements et les sabotages, ont considérablement endommagés les infrastructures des deux établissements. A Toulon, l'îlot Castigneanu a été quasiment rasé par les bombardements, ainsi que le bâtiment de l'artillerie et l'hôpital du bagne, pour ne citer que les édifices les plus anciens.

A La Seyne, la reconstruction est apparue comme une opportunité : on met à profit les réparations pour agrandir et moderniser les chantiers navals, avec notamment la construction du fameux bâtiment de la rotonde.

## Le paysage industriel et la fin de la construction navale

Un aperçu du paysage industriel de La Seyne-sur-Mer en 1975 fait le point de l'évolution des chantiers navals avec le quai d'armement, la forme des méthaniers et les deux cales de construction. L'évolution technique entraîne la disparition des cales de lancement, remplacées par des aires de préfabrication, appelées malgré tout cales 3 et 4.

Sur le long terme, l'évolution principale des infrastructures industrielles de la rade de Toulon accompagne la disparition de la construction navale dans la rade dans son ensemble. Elle a disparu à Toulon, depuis l'entre-deux-guerres, l'arsenal s'est spécialisé dans l'entretien des bâtiments français basés en Méditerranée. C'est aussi la fin de la construction navale à La Seyne en 1989, ce qui va profondément modifier le paysage industriel.

## Les ateliers

Deux ateliers subsistent : l'atelier chaudière, utilisé de nos jours pour la fabrication d'escaliers mécaniques, et l'atelier turbine dont on ignore encore aujourd'hui ce qu'il va advenir. Ce dernier date de 1906 : les Forges et chantiers de la Méditerranée ont alors acquis la licence Parson's et construisent cet atelier pour la fabrication de turbines à vapeur. L'atelier chaudière, lui, a été aménagé dans le quartier des Mouissèques en 1895, ceci afin de remplacer les installations marseillaises du quartier de Menpenti à Marseille.

Le parc paysager de la navale, dans lequel on s'efforce d'évoquer les chantiers navals de la Seyne grâce au Chemin de la Navale, est maintenant jalonné de panneaux explicatifs. Le parc conserve les deux éléments patrimoniaux restant de la construction navale de La Seyne, le fameux pont levant qui a été réhabilité et la porte principale des chantiers navals. Celle-ci est le pendant seynoïse de la porte principale de l'arsenal à Toulon, aujourd'hui, porte du musée de la Marine.



Le parc de la Navale vu du pont basculant, sur l'emplacement des anciens chantiers navals

Cette photo très récente est prise depuis le pont levant des chantiers. Ce qui reste aujourd'hui du paysage industriel des chantiers navals, ce sont les emprises

qui évoquent les cales de constructions dont la fameuse forme des méthaniers construite en 1974 et les avant-cales 1 et 2 qui ont été conservées.

## Le dernier titan

Cette grue tutoie les 100 mètres de hauteur et a une capacité de 90 tonnes. En 1989, elle est achetée par la Marine nationale aux chantiers navals qui l'installe au bassin Vauban, dans l'optique de l'arrivée à Toulon du porte-avion à propulsion nucléaire

Charles de Gaulle.

Cette grue est notamment chargée de l'extraction des deux cœurs nucléaires du Charles de Gaulle lorsque le navire est en entretien. C'est toujours la plus grande et la plus puissante des grues de l'arsenal de Toulon, elle a survécu à la fin des chantiers navals.



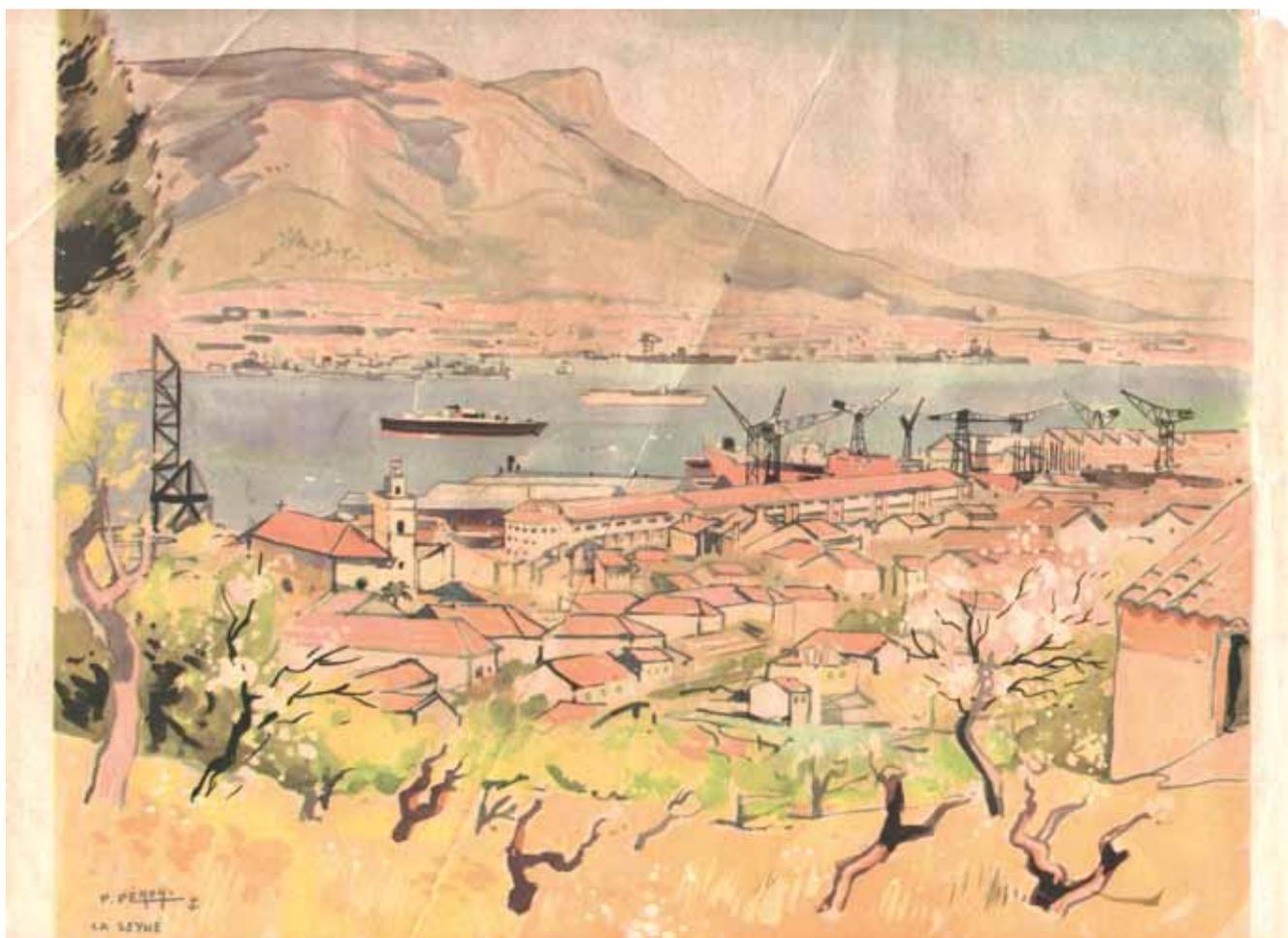
Le dernier titan des chantiers navals aujourd'hui en service à côté du porte avions Charles de Gaulle

## Conclusion

Un paysage n'est jamais figé mais au contraire est constamment en évolution. La rade de Toulon en est un très bon exemple. Celle que nous connaissons aujourd'hui est le fruit d'une longue évolution. L'homme, aux différentes périodes de son Histoire, a su percevoir et tirer le meilleur profit de ses atouts, notamment lors de

la Révolution industrielle. Ce n'est pas un hasard si elle est devenue un pôle de technologies navales au XIX<sup>e</sup> siècle. Ce n'est pas un hasard non plus si La Seyne accueille aujourd'hui les plus gros navires de croisière au monde : la rade est en effet le seul abri en Méditerranée française à pouvoir accueillir de si imposantes unités, quelles que soient les

conditions météorologiques. L'arsenal de Toulon et les chantiers de La Seyne ont fait l'objet de cet exposé, mais il conviendrait pour aborder l'ensemble de ce paysage industriel de la rade, d'aborder également d'autres espaces comme le pôle de Brégaillon, l'établissement du Mourillon, la baie du Lazaret ainsi que celle de Balaguier.



La rade de Toulon, signé Pierre Perron (sans date). Au premier plan La Seyne et ses chantiers navals

## Epilogue : Le paysage vu par un breton

Ce document est tout à fait particulier et par le sujet et par l'auteur. Cette reproduction a été trouvée dans une brocante, elle est signée Pierre Peron (1905-1988). C'est un peintre officiel de la Marine, d'origine brestoise, et qui a principalement réalisé des œuvres sur la Bretagne et la Marine à Brest. Il avait sa maison en face du pont de la Recouvrance, le pont qui enjambe

la Penfeld.

Cette œuvre s'intitule La Seyne, sans date, sans précision. On devine aisément que c'est un paysage de la ville, vu des environs du cimetière. On peut estimer que ce paysage date des années 1960, un paysage industriel traité de façon assez précise. On reconnaît les fameux titans, un navire en construction sur des cales de lancement, le bâtiment de la rotonde, le pont levant. Autour de cette représentation des chantiers, une évocation

beaucoup plus imprécise à la fois de l'arsenal dont on voit juste les quelques bâtiments à quai. Par ailleurs, la ville de La Seyne est représentée par cette juxtaposition de toits parmi lesquels on distingue le clocher de l'église. Sans vouloir faire comme ceux qui « regardent le reste avec mépris du haut de leurs remparts », le fait qu'un artiste breton ait eu envie de peindre le paysage industriel de la rade de Toulon semblerait prouver le bien-fondé de l'évoquer dans ce colloque.



Marie-Paule François

# Olive Tamari, un peintre généreux

**Marie-Paule François, élève de l'école Beaux-Arts à La Seyne-sur-Mer, a découvert avec passion le peintre Olive Tamari en même temps qu'elle préparait cette intervention pour le 12<sup>e</sup> colloque annuel d'HPS.**

**Pour cela, elle a été accompagnée par Françoise Ravoux et a reçu l'aide de témoins, d'amis de l'artiste. Elle a utilisé les documents, les archives et les diverses informations mis à sa disposition.**

**Nos remerciements vont plus particulièrement à Alain Bitossi, Madeleine Caminade, Michelle Dolfy-Mabili, Jean Passaglia ; aux Archives communales de Toulon, au président du Club nautique de La Seyne et à l'école des Beaux-Arts de La Seyne-sur-Mer.**

Le 14 mars 1975, la ville de La Seyne est en effervescence, on s'active à l'hôtel de ville, on prépare l'exposition du peintre seynois Henri Olive dit Olive Tamari. Tamari comme « Tamaris », fidèle à ses racines. Il ajoute Tamari à son patronyme Olive pour se distinguer de son cousin le peintre marseillais Henri Olive. Il prend comme pseudonyme Olive Tamari.



Etraves, hiver 1975

L'un des amis d'Olive Tamari écrit à son sujet : il est de ces peintres « qui se confondent avec leur ville, y adhèrent, s'y fondent deviennent finalement élément constitutif de la légende ».

Cette toile figurative, **la fugue**, n'est pas datée (comme tous ses tableaux). Elle représente un paysage que nous aimons tous. Ce bord de mer pourrait être celui des Sablettes.

1<sup>er</sup> plan : cette scène se passe à l'automne, le soir tombe, la lune (un cercle) éclaire le sable qui n'est plus doré par la lumière du jour mais qui est traité par une écriture pointilliste qui lui donne mille reflets, et les éléments qui en font partie sont marqués de réalisme.

Les vivaces des dunes ont les couleurs ocres de l'automne et la petite fille ne porte ni bonnet, ni chaussettes. On aperçoit le bois flotté et l'épave de la barque, régulièrement présente dans ses marines.

2<sup>e</sup> plan : Olive Tamari se sert de l'eau qui heurte le sable pour tracer une ligne qui divise la composition. Il profite de deux espaces picturaux pour appliquer deux styles différents.

3<sup>e</sup> plan : l'horizon et le ciel suggèrent des coups de pinceaux libres dans une gamme de bleus. Le traitement des nuages est curieux, ils donnent l'impression d'avancer avec cette petite fille.

Ce soir du 14 mars 1975 le député-maire Philippe Giovannini, entouré de nombreuses personnalités, remet la médaille de la ville à Olive Tamari.

L'exposition comprend 65 toiles dont 20 que le peintre offre à la ville, des céramiques et des albums consacrés à différents poètes contemporains.

Il aime donner, faire plaisir, sa générosité et sa sensibilité sont légendaires.

Photo 3 : Le poulpe, thème qu'il reprend souvent dans le texte



La fugue 114X161 -  
Peinture acrylique sur toile



Le poulpe 30X20 cm -  
Céramique vernissée  
de couleur rouge orangée

## Liste officielle de la donation à la ville de La Seyne-sur-Mer

**Le vieil homme et la mer** - 195 x 114  
**Naissance du poisson**, acrylique - 90 x 117  
**Le filet de pêche** - 114 x 146  
**Salve de sèves** - 97 x 146  
**Le buisson du soleil** - 81 x 116  
**Contre-jour** - 97 x 130  
**Portrait caché** - 50 x 65  
**Méduses**, huile - 120 x 60  
**L'Œuf commande**, acrylique - 120 x 60  
**La lune est mûre**, huile - 100 x 73

**Le port**, huile - 100 x 73  
**Naissance**, huile - 92 x 73  
**Les clous s'évadent** - 92 x 73  
**La lumière est là** - huile 100 x 81  
**Formation d'une sirène**, acrylique - 100 x 81  
**Sources perlières** - 115 x 73  
**Respiration marine** - 115 x 73  
**Prisonnière de l'algue** - acrylique, 116 x 73  
**Espaces sidéraux** - 100 x 81  
**Entre terre et lune**, huile - 100 x 73

Un catalogue illustré de huit photos, dont quatre reproductions en couleur, a été édité par l'OMCA (Office municipal de la culture et des arts, alors présidé par Jean Ravoux.). Cette plaquette constitue un hommage à l'œuvre de TAMARI, hommage qui s'exprime aussi dans des poèmes.

**Il chante en bleu majeur tout  
comme il peint  
Plume et pinceau font un  
même poème  
Tels, ciel et mer à leurs confins  
Oiseaux et poissons aux  
premiers matins  
Ou deux bouches sur un je  
t'aime**

Soleil bleu (extrait), Luc Estang

Olive Tamari, poète, il l'était aussi, il écrira des poèmes au cours des vingt dernières années de sa vie.

Une majorité de ces tableaux sont une référence à son sujet favori le ciel, la mer. D'une écriture figurative ou abstraite selon les époques, il a une façon de traiter la lumière par un pointillisme qui lui est propre sous des formes éclatantes les plus diverses.

Il travaille aussi bien l'acrylique que l'huile, généralement sur de grands formats et des supports divers : toiles, toiles de jute, bois.

On raconte qu'il faisait les puces le dimanche matin à Toulon à la recherche de matériaux pour fabriquer ses encadrements et que son étoile de mer et son crabe séchaient sur des cadres de bois bleus dans son atelier.

En 1998, la Villa Tamaris à La Seyne-sur-Mer a exposé les toiles offertes par Olive Tamari.'

## Qui était Olive Tamari ?



Henri, Jean-François Olive, issue d'une famille de la bourgeoisie locale est né le 11 août 1898 à La Seyne, au quartier Tamaris. Il suit sa scolarité à l'Institution Sainte-Marie à La Seyne et au collège de Toulon. Très jeune il rêve de formes et de couleurs. Le peintre toulonnais Laurent

Mattio l'initie à la peinture provençale qui sera pour lui une révélation. Le maître lui communique son amour de la nature. Ensemble ils posent leur chevalet dans les collines, sur les rivages, face aux lumineux paysages de Provence qui sont de réelles sources d'inspiration.



Ce paysage aux couleurs provençales rappelle Millet, mais c'est un paysage plus ingrat avec la forêt méditerranéenne proche

J'avais peur que persiste en moi  
 l'influence des couleurs anciennes et leurs  
 vieilles sourires, les vieilles terres classiques,  
 les terres de l'obscur  
 les ocres, les terres rouges, les terres de Siègne  
 brunes  
 brulées, toutes les couleurs ~~noires~~ figées  
 dans un magma où la terre d'ombre calcinée  
 et le bitume président les assises d'un tribunal  
 mortuaire.

La faïence orange est enfin venue. J'ai fait  
 le choix d'une source où le bleu comble tous  
 mes desirs. (Un bleu d'avenir, un bleu porteur  
 d'espace, bleu de cobalt et bleu Marie) tous  
 les bleus de l'âme qui s'ore le vent et dirigent  
 la marche  
 les élans, en bon ordre assemblés, des rouges des  
 ocres clairs et foncés, des jaunes, des vermillons  
 et des violets. Couleurs à changer le monde qu'elles  
 émettent dans leurs bras, les corps des plus beaux  
 arc-en-ciel !

Olive Tamari

De 1920 à 1935 Olive Tamari s'exprime en représentant les objets tels qu'ils sont, c'est sa période figurative. Influencé par Derain, qui était un ami, mais aussi Chardin et Manet, il peint des bouquets, natures mortes, paysages, marines mais aussi des portraits et des nus.

Il touche aussi à l'écriture pointilliste. Puis il se laisse tenter par une imagination voisine du surréalisme.

Pendant cette période, il participe à plusieurs expositions de groupes dont la première a lieu à Lyon, puis à Paris suivies de nombreuses autres.

Dans les années 1940 progressivement il se cherche dans la peinture abstraite, il glisse d'une période à l'autre, laissant des témoignages de son hésitation, de son inquiétude.

En 1948, il rentre aux salons des Réalités nouvelles et expose aux côtés de Kupka, Soulages, Hartung.



Le port (huile sur toile – 100x73)

La totalité de la toile est traitée dans une gamme de bleus par touches successives. Nous sommes devant une peinture abstraite géométrique (triangles rectangles) et lyrique.

Géométrique au premier plan : le port est traversé de diagonales et les reflets de la lune, du plus bel effet, sont traités par un pointillisme qui se démarque du volume du bâtiment au deuxième plan.

Les mâts et la voile gonflée par un léger zéphyr sont traités par une peinture abstraite lyrique.

Opposée à l'abstraction géométrique ou constructive, l'abstraction lyrique exprime un ressenti émotionnel.



La mouette chapardeuse

Toute sa vie Olive Tamari peint le ciel, la mer, les mouettes, les poissons et son ami le poulpe.

Il s'engage en 1916 pour la durée de la guerre et est démobilisé en 1918.

En 1920, il est à Paris, il sait qu'il sera peintre.

Il est à bonne école : ses amis et les voisins de son atelier, rue Denfert-Rochereau, sont Paul Belmondo, Picasso, Fernand Léger, Braque.

La peinture de Cézanne l'influence ; il capte dans les peintures de Cézanne la luminosité des paysages de son enfance.



Nature morte



Bouquet de fleurs



L'atelier

Toutes ces années il se partage entre Paris et Toulon. Avant la Seconde Guerre son atelier était situé au coin de la place d'Armes. Détruit par les bombes, Olive Tamari s'installe alors 68, cours La Fayette puis dans la rue Charles Poncy. Vers la fin de sa vie un appartement rue Hyppolite Duprat lui servira de logement et d'atelier.

A Toulon pendant treize ans de 1955 à 1968 il dirige l'École des Beaux-Arts. En 1964, il est élu membre actif de l'Académie du Var.

Il reste pourtant attaché à sa ville d'origine.

## Témoignage d'une élève de l'école des Beaux-Arts à Toulon

*Dans ces années-là, aux Beaux-Arts, Henri Olive Tamari était entouré par une équipe de professeurs peintres : Baboulène, Perthus, Mattio, Janin, Palmiéri, Lacam. Seul Lacam, professeur d'histoire de l'art, faisait de la sculpture. Dans cette équipe Baboulène et Mattio étaient enclin aux boutades et rires, les autres étaient plus sérieux. Je me souviens d'un cours de croquis de nu, le modèle devant poser était absent. Jean-Gérard Mattio, fils de Laurent, demande aux élèves masculins de bien vouloir poser. Silence dans les rangs. Un des élèves connus pour ses soucis financiers et fumeur de surcroît se voit proposer que s'il accepte de poser nu ses cigarettes seront gratuites pour le mois. Après hésitation il accepte, passe derrière le paravent pour se dévêtir, essaie de sortir, mais il n'a jamais pu terminer son geste. Gêné, il repart derrière le paravent et remet ses vêtements. Fou rire général y compris d'Olive Tamari lorsqu'il l'a su. Mais il a, malgré tout, reçu quelques paquets de cigarettes pour sa bonne volonté. Ce garçon est resté longtemps potier à Toulon.*

*Il y avait une amitié et une entraide particulière dans cette école d'art.*



La petite rotonde, près du monument aux morts

En 1955, il réalise une fresque pour le club nautique seynois, reconstruit après la guerre. Ces fresques comportent quatre panneaux de bois et épousent la circonférence du bâtiment. Elles représentent les « Régates des deux frères » avec comme point de départ le port, au premier quart du siècle.

Sa première exposition à La Seyne a lieu en février 1959 au moment de l'inauguration la salle des fêtes du nouvel hôtel de ville.

Le maire, Philippe Giovannini, déclarait alors que l'exposition avait été le point

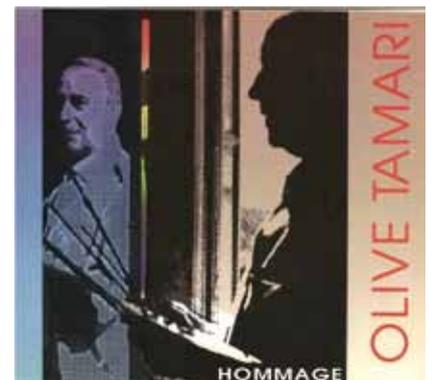
de départ d'une vie culturelle et artistique pour les arts plastiques, d'une importance nationale et internationale tant l'époque a été jalonnée de nombreux événements culturels et artistiques.

En 1975, à l'occasion d'une nouvelle exposition à La Seyne, Philippe Giovannini ajoutait : « A cette vie culturelle, Olive Tamari y a pris une part active, non seulement par la première exposition en 1959, mais par sa participation à des expositions collectives et en particulier avec le groupe abstrait de Toulon et du Var. Sans compter ses encouragements permanents, ses conseils toujours

précieux, sa présence assidue aux vernissages seynois. »

Olive Tamari s'éteindra dans son appartement de la rue Hyppolite Duprat, le 15 novembre 1980, à l'âge de 82 ans, en laissant le souvenir d'un homme sensible, chaleureux, artiste complet et en constante recherche dans les domaines de l'art. Il repose dans sa ville natale à La Seyne-sur-Mer.

Dix ans après sa mort, un immense hommage lui est rendu par « Les Amis d'Olive Tamari », à l'Espace Peiresc dont il est l'un des bienfaiteurs et Toulon lui rend hommage, en 1992, en baptisant la place Olive Tamari à la Rode à Toulon.



Catalogue de l'exposition espace PEISREC

## Son oeuvre

Son œuvre composée de 5000 toiles et lithographies est dispersée dans des collections privées.

Plus près de chez nous on les trouve à Toulon, Brignoles, Aups, La Seyne. Mais on les trouve aussi dans des musées à Lyon, Grenoble, Mannheim, Moscou, Sao Polo, Philadelphie.

La première toile semi figurative précède la deuxième d'une écriture abstraite avec des touches de couleurs qui indiquent la lumière et construisent le motif.

Charles Lévy, son ami, dit de lui : « Henri avait un caractère essentiellement marin ; son bestiaire à lui c'est le poulpe, les crabes, les étoiles de mer. »

« Le drame et la joie de peindre s'expriment différemment selon les époques. Elles témoignent d'une soif de formes, d'une ténacité de changement, d'une liberté à l'égard des créations antérieures. » Pierre Caminade, *Le Petit Varois*, 7 avril 1958

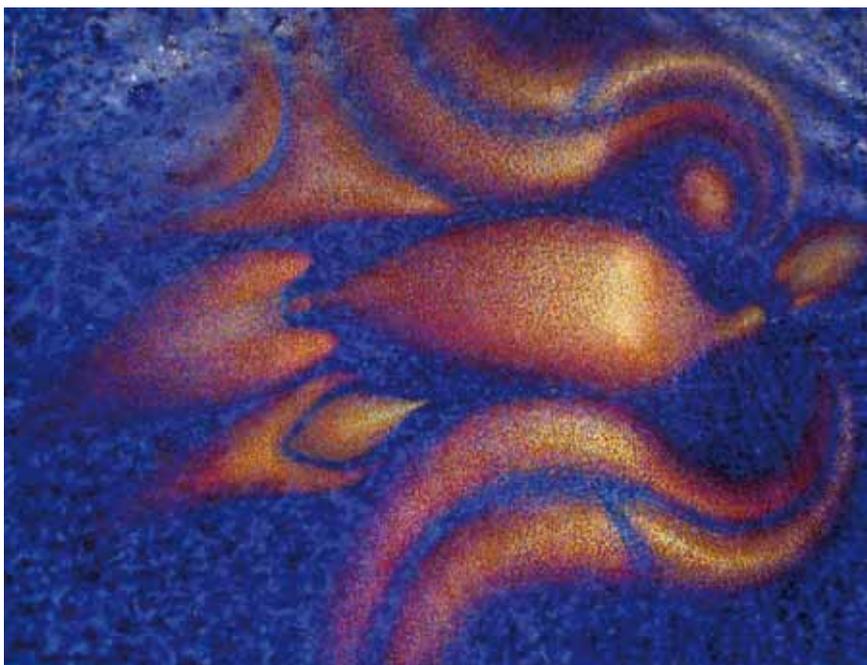
D'abord peintre du figuratif, il se dirige vers l'abstrait en passant par le pointillisme, le surréalisme. Mais dans l'un et l'autre mode d'expression, l'art d'Olive Tamari est caractérisé par le goût des formes et des couleurs à dominante bleue. Il semblerait que c'est au décès de sa tendre épouse Olga, en 1947 que le bleu envahit les toiles d'Olive Tamari. Jeanne Mireille Olga Baudin mariée le 15 juin 1940, à Toulon.



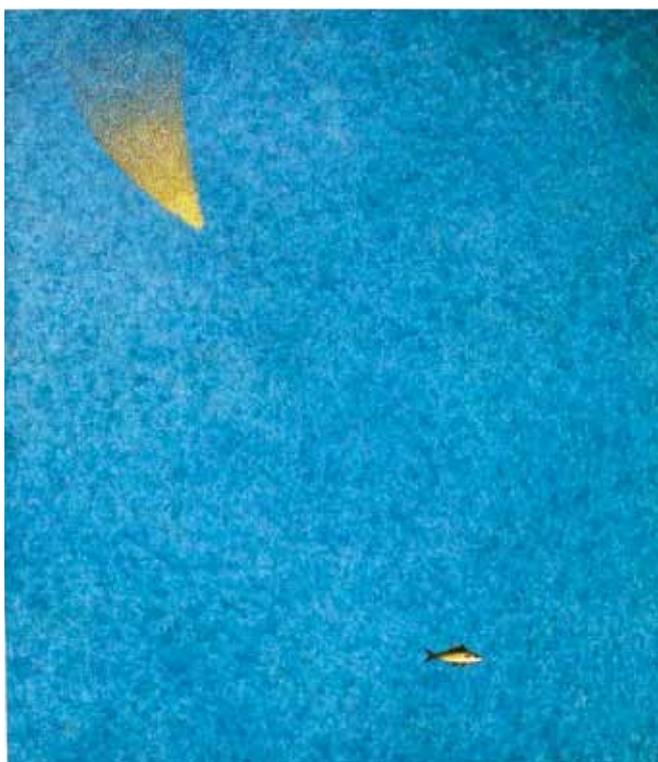
Olga, son épouse



Méduses (huile sur toile, 120 x 60)



Naissance du poisson (acrylique, 115 x 85)



Petit poisson

« Il n'y a pas de bleu Tamari, il y a la façon dont le maître a traité le ciel, la mer pour leur donner plus de profondeur, de résonance et de transparence. »



Les buissons du soleil ( acrylique, 116 x 81)

**Olive Tamari écrit dans  
« Les pinceaux », tiré du recueil  
*Je me tiens au mur qui tombe***

*« La terre serait irrespirable sans les couleurs inventées par l'homme.*

*Tout compte fait quelques points, quelques traits, il est bon de disloquer les membres de la nature pour en découvrir l'essence poétique, c'est avec ces morceaux épars que l'artiste va construire un nouvel univers- ingénie-toi à donner des ailes à tes pinceaux, - là c'est l'analyse, il fait appel à ses réalités intérieures, il rassemble, s'isole, se concentre, s'individualise, l'exaltation le propulse, la sensation se manifeste, l'étincelle décisive éclate, le courant part, l'aventure commence, les arrêts fixes nous invitent à la méditation.*

*Des croisements géométriques, des allègements sphériques, des points des barres parallèles, les volumes s'enserrent dans une gaine de trame serrée.*

*Il plisse les yeux pour entendre ce qui ne se voit pas, les oreilles sont attentives à ce qui ne s'entend pas. »*



Les signes du temps, 114X146 - Peinture acrylique

Des gestes graphiques contrôlés mais aussi des gestes ouverts et expansifs sur un dégradé de bleus.

L'essor de l'écriture abstraite, chez Olive Tamari c'est d'abord la lumière, les couleurs et une joie du ressentir, une façon également de se livrer librement à la recherche.

Il ne se préoccupe pas de donner des images du monde et préfère en inventer d'autres.

« C'est à travers cette gamme de bleus que l'artiste matérialise ses intuitions, ses émotions :

on constate que le bleu Tamari ne recouvre pas la totalité des toiles, généralement, il est toujours accompagné d'un motif figuratif ou non figuratif. »

Ce bleu est source d'identité pour l'artiste. Cette couleur lui permet de s'affranchir des contraintes du réel. Il l'utilise pour traduire ses émotions et ses sentiments. Elle envahit ses toiles et l'aide à passer à l'abstrait gorgé de formes originales.

Écriture abstraite et graphique d'une éruption solaire. Le soleil est une source de chaleur, entouré d'une atmosphère lumineuse. Le traitement du ciel est identique à celui des profondeurs marines vues précédemment : mêmes couleurs, mêmes touches.

Ce bleu est source d'identité pour l'artiste. La technique employée consiste à placer ses nuances allant du bleu profond au bleu éthéré, de l'outremer au bleu céruleen ; un glacis terminal donne l'éclat et la transparence de l'émail.

A notre tour de rentrer dans l'imaginaire des mots, dans la lucidité de son œuvre dans la générosité de son talent.

Laissons la parole à Olive Tamari, tirée de l'ouvrage de Charles Lévy, *L'atelier d'Olive Tamari*

**A la question : «  
Qu'est-ce que la peinture? »**

Il répond : « C'est traduire en couleurs ordonnées les fruits de son imagination. C'est faire vivre des oppositions de couleurs, faire des théories sur les correspondances des valeurs et aborder mille autres théories qui font partie du domaine de l'art. Mais la peinture, c'est encore la volonté de dépassement : c'est vouloir exprimer en couleurs ce qu'on a à dire, c'est articuler avec des couleurs son état de conscience, c'est ordonner des formes et des couleurs sur une surface plane pour obtenir un effet inattendu de la nature [...] La peinture c'est enfin se faire plaisir, déplaire aux autres et c'est aussi le droit de se tromper. »

Le témoignage de Jean Rousselot de l'Académie Mallarmé exprime notre ressenti en regardant et analysant les toiles d'Henri Olive Tamari :

« J'eus l'impression merveilleuse de circuler dans l'azur méditerranéen et le kaléidoscope enchanté des profondeurs. Des soleils qui étaient des oranges y côtoyaient des poissons entre les coraux qui étaient peut-être des fleurs et les étoiles de mer qui étaient peut-être des notes de musique. »

Tous ses amis ont témoigné de cet homme qui savait écouter, donner des conseils où, dans son atelier comparé au « bateau lavoir », les échanges se terminaient autour du plat principal. Charles Lévy en écrivant *L'atelier d'Olive Tamari* nous fait partager des décennies d'amitiés avec des écrivains, des poètes, des peintres, des scientifiques, des gens de passage. Raimu était un fidèle, on peut imaginer les échanges verbaux.



Il faut bleuir la vie, 130X97 - Peinture sur toile



Entre terre et lune, 100X73 - huile sur toile

Charles Lévy témoigne de l'évolution de sa peinture, de ses angoisses, de ses joies, de ses peines. Ils s'écrivent sur ses toiles : la mer sa principale maîtresse pour laquelle il s'inquiète,

le poulpe, les crabes, les mouettes, sa gamme de bleus, du bleu céleste au bleu des profondeurs presque noir. On reconnaît ses toiles. C'est un grand maître reconnu.



Henri Ribot

# Du six-fours antique au toulon militaire, La place et l'évolution du paysage seynoï

Le sujet de notre intervention plaçant celle-ci dans un strict cadre historique aux limites clairement définies, l'Antiquité d'une part, le Toulon militaire d'autre part, et dans un cadre géographique volontairement flou, nous tenterons de ne cerner que l'évolution de La Seyne et de Saint-Mandrier, le manque de place nous interdisant de réécrire l'histoire globale de la presqu'île de Sici depuis ses origines. L'outil retenu pour cette étude est l'évolution historique du paysage, c'est-à-dire l'observation des changements qui se font jour entre deux instants clefs délimitant deux phases historiques. Il est évident que, pour ce faire, nous ne pouvions pas nous en tenir au seul concept initial du paysage, soit ce que l'œil observe de l'espace environnant à partir d'une hauteur - les remparts de la ville à l'origine -, car la baie de Toulon, au sens large, n'offre pas de tels exemples avant une date très tardive. En effet, les premiers paysages décrits, dessinés ou peints n'apparaissent qu'avec la dernière période retenue, celle de l'émergence de Toulon comme grand port militaire. Privés de tels travaux d'observation, devons-nous arrêter là notre propos et, à la question « Que nous dit le paysage ? », répondre « Rien ! » pour les périodes antérieures, celles des âges obscurs de notre histoire ?

## Premier paysage : l'Antiquité.

Au sortir de la Préhistoire, l'élément majeur qui frappe l'observateur est l'absence d'isthme entre Cépet et le continent, situation qui va durer tout le Moyen Age et une partie des temps modernes. L'emprise de l'homme sur le sol est mise en évidence par la présence de parcellaires cadastraux d'époque romaine, Républicain A et Toulon B (voir **RIBOT** Henri 2000) qui intègrent l'Ouest varois dans un ensemble cohérent allant de Sanary à Hyères correspondant à l'espace

Evidemment non, car il y a bien d'autres outils susceptibles de suppléer cette carence et de nous permettre de recréer artificiellement une certaine vision du paysage en lieu et place des témoins absents. Parmi ces outils, il y a la carte, une carte topographique et thématique à la fois. Nous avons donc utilisé les itinéraires antiques, ceux du haut Moyen Age ainsi que les guides de navigation du bas Moyen Age dans la mesure où ils avaient un rapport avec Toulon. Complétés par les notices contenues dans les chartiers des abbayes de Montmajour d'Arles, de Lérins à Cannes et de Saint-Victor de Marseille, ces documents nous ont permis, en nous appuyant sur les recherches menées sur le terrain depuis des dizaines d'années et les publications qui en ont découlé, d'élaborer des documents cartographiés évoquant sinon le paysage stricto sensu tout au moins l'environnement des périodes considérées. L'observation comparée de ces cartes permet de constater l'évolution de cet environnement et de mettre en lumière les lents mouvements de l'histoire de l'occupation du sol pour les âges obscurs. Ce fut donc à une tâche tout à la fois d'historien et de géographe que nous nous sommes livrés puisque nous avons utilisé la cartographie pour

modéliser ou synthétiser nos travaux.

Ceci posé, et pour asseoir notre propos, nous utiliserons donc indifféremment les paysages tels qu'ils ont été vus et rapportés par des observateurs au filtre culturel souvent très variable (peintres, dessinateurs, géographes, géologues, photographes, urbanistes, militaires) et les cartes thématiques comme outils de perception de l'évolution historique du territoire seynoï.

Parmi les âges obscurs, nous avons dû évacuer la Préhistoire dont la cartographie ne nous apportait que peu d'éléments pour étayer notre discours malgré sa fantastique durée. Notre point de départ sera donc l'Antiquité qui, dans ses grandes lignes, rend perceptible pour la première fois une évolution du paysage, et ceci pour plusieurs raisons dont nous ne retiendrons entre autres que la fixation du niveau marin et ces conséquences directes que furent la création de sites pérennes (Tauroeis-Le Brus, Telo Martius-Toulon) et la mention d'obstacles maritimes dans des guides de navigation (Citharista-Sicié).

Nous avons retenu douze paysages correspondant à autant de moments forts de cette histoire de l'appropriation de l'espace par les anciens Seynoï.

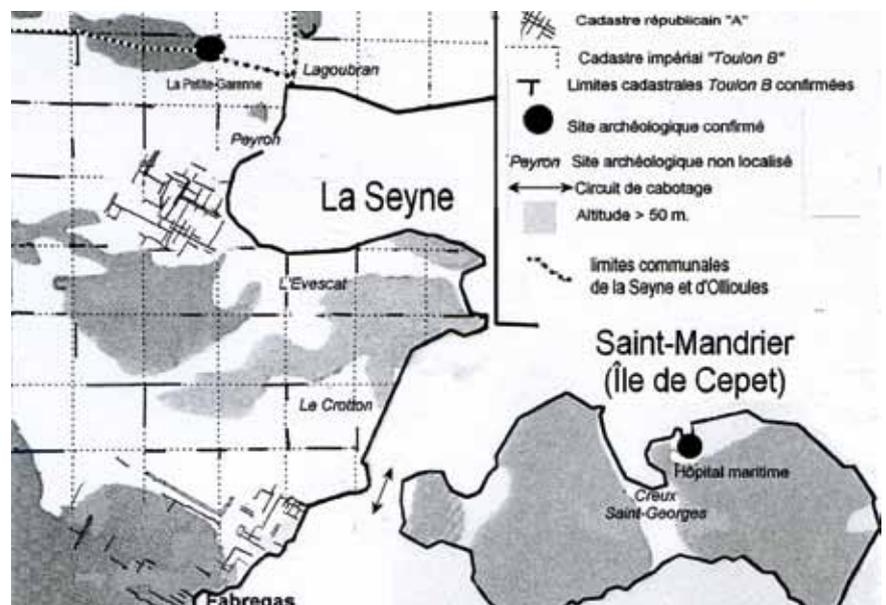


Fig. 1 L'Antiquité

agricole attribué à Toulon au moment de sa fondation. Dans un tel paysage, émergent de façon assurée les sites agricoles de la Petite Garenne au nord de la gare et de l'Evescat à Tamaris. Une voie de circulation d'époque tardive existait entre Toulon et Le Brus. A la fin de l'Antiquité, un autre site apparaît sur l'île de Cépet ; il s'agit alors d'une nécropole organisée autour d'un mausolée et comportant plusieurs tombes dont l'usage perdurera vraisemblablement jusqu'au XIII<sup>e</sup> s. (voir **HERVÉ** Robert, **MORCHIO** Frédéric, **PERETTI** Antoine, **QUIVIGER** Marc, **RIBOT** Henri, 2011). Au Moyen Age, une chapelle dédiée à Saint Mandrier s'y élèvera, à laquelle succèdera un prieuré qui sera démoli en 1816.

## Deuxième paysage : le XII<sup>e</sup> siècle.



Fig. 2 Le XII<sup>e</sup> siècle

1 : limite de Six-Fours et de Toulon - 2 : castrum de Six-Fours - 3 : prieuré de Saint-Victor des Îles - 4 : prieuré de Saint-Jean le Vieux - 5 : prieuré de Sanary - 6 : Calanque de Cépet - 7 : Moulin de Baudoin - 8 : Lagoubran - 9 : chemin de Toulon à Six-Fours puis de Six-Fours au Brus.

En 1156, la création de la seigneurie de Six-Fours au profit de l'abbaye de Saint-Victor a nécessité la pose de termes délimitant les terres incluses dans le nouveau territoire séparé de Toulon. Durant cinq cents ans, le paysage six-fourtais sera enserré dans un corset géographique allant de La Reppe au nord-ouest puis des Lonnes jusqu'à Lagoubran avec retour sur la

Reppe, que seule la séparation d'avec La Seyne modifiera. L'île de Cépet fera très tôt l'objet d'une série de procès entre Toulon et Six-Fours, procès qui prendront fin dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> s. Des salines, des îles, des granges telle celle de Georges à Cépet, des exploitations agricoles de statuts variés, des prairies, des terres en friche et des bois complètent le décor centré

sur le castrum de Six-Fours perché sur sa hauteur. L'élevage du porc et du mouton est alors prédominant. Sur la Reppe, le seul moulin à eau mentionné est celui de Baudoin. Il devait se trouver sur une île aujourd'hui disparue. L'ancienne voie de circulation qui reliait Toulon au Brus passe à présent par le castrum.

## Troisième paysage : le XIII<sup>e</sup> siècle.

Globalement, l'observateur ne relève que peu de changements avec le paysage précédent. Toutefois, les nouvelles limites établies entre Toulon et la nouvelle seigneurie d'Ollioules, et la confirmation de celles entre Ollioules et Six-Fours peuvent avoir à terme pour conséquence de priver, au niveau de Lagoubran, Six-Fours, donc plus tard La Seyne, de tout confront avec Toulon. L'exploitation du sol semble se développer essentiellement au nord du territoire six-fourtais de même que celle du sel aux Embiers, à Lagoubran et au Creux Saint-Georges. Peut-être existe-t-il, à Brégaillon une zone dédiée au rouissage du chanvre. Aucune nouvelle voie de circulation n'apparaît. Les deux autres éléments remarquables du paysage se situent dans des secteurs diamétralement opposés : à Pépiole, pour la première fois, une chapelle est mentionnée en



1268, tandis que, sur l'île de Cépet,

une chapelle citée en 1217 ; elles dépendent l'une et l'autre de l'évêque de Toulon qui les confie à ses chanoines.

c'est une église dédiée à saint Mandrier qui succède à la même date à

pendent l'une et l'autre de l'évêque de Toulon qui les confie à ses chanoines.

## Quatrième paysage : les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles.

L'évolution est sensible. L'occupation du sol tranche de manière décisive avec celle des périodes précédentes et ne peut être comparée qu'avec celle des premiers siècles de l'ère chrétienne (voir « **Premier paysage : l'Antiquité** »). Grosso modo, le paysage d'époque moderne est pratiquement en place. Le pouvoir royal a fait bâtir des farots sur les hauteurs des Embiez, de Sicié et de Cépet (feux de garde destinés à signaler de jour comme de nuit l'approche de vaisseaux suspects). Une maison forte est élevée à Tamaris au futur quartier de l'Evescat. Le Brusco est cité pour la première fois et un autre port de pêche - celui de la Sagna, signalé là où La Seyne se développera plus tard, est relié au castrum de Six-Fours par une nouvelle voie qui doit vraisemblablement rejoindre Tamaris. L'emprise sur le territoire touche toutes les zones exploitables et se développe tant vers l'ouest et le Brusco que le long de la nouvelle voie conduisant à Tamaris ou vers le sud où Janas et les Moulières apparaissent. Sur la voie déjà mentionnée reliant Toulon au Brusco la Coudoulière vient de naître sous l'appellation de Teuliera (fabrique de tuiles). Enfin, les limites avec Ollioules sont modifiées à la suite d'une décision royale qui accorde à cette seigneurie une bande côtière située à Lagoubran, privant du même coup Six-Fours, et plus tard La Seyne, de tout confront avec Toulon ainsi que de la saline du même lieu. Le long de la côte, la laisse de mer et, plus généralement, le domaine public maritime appelé les « régales de mer » à l'époque sont transférés à l'abbaye de Saint-Victor par le pouvoir royal. C'est un geste fort qui prendra toute sa valeur lorsque les abbés du monastère en rétrocéderont à Six-Fours l'espace compris entre Lagoubran et les Moulières. Ce sera l'origine de l'aménagement portuaire de La Seyne et de la construction des premiers quartiers situés entre l'église et la mer (rue Lagane, par exemple).



Fig. 4 : Les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles.

1 : limite avec Ollioules - 2 : castrum de Six-Fours - 3 : régales du bord de mer - 4 : La Seyne - 5 : saline des Embiez - 6 : La Cavilha (Lagoubran) - 7 : bol du Cap Vieux - 8 : le Brusco - 9 : chemin de Six-Fours à La Seyne - 10 : prieuré de Saint-Jean-le-Vieux - 11 : tour de l'Evescat - 12 : île de Cépet - 13 : prieuré de Saint-Mandrier - 14 : Chemin de La Seyne à l'Evescat - 15 : Les Moulières - 16 : Janas - 17 : La Coudoulière - 18 : chemin royal de Toulon à La Ciotat - 19 : chemin de Toulon à Six-Fours - 20 : chemin d'Ollioules à Six-Fours - 21 : chemin de Toulon à La Seyne - 22 à 24 : farots des Embiez, de Sicié et de Cépet.

## Cinquième paysage : Vue cavalière de la baie de Toulon, établie en 1639 par Honoré de Bonnafoux.

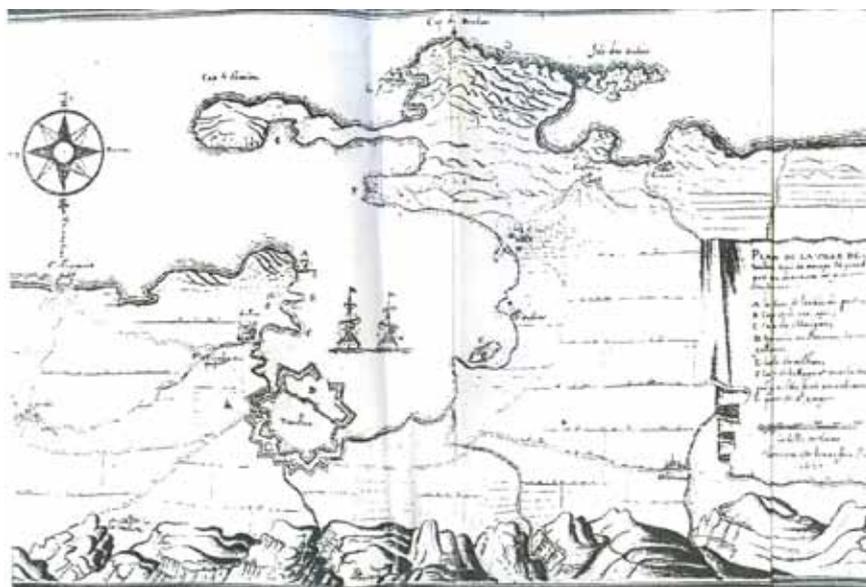


Fig. 5 Vue cavalière exécutée par Honoré de Bonnafoux en 1639

Quittons à présent les cartes de synthèses pour regarder notre première vue cavalière ou plutôt qui se veut comme telle car elle présente de manière surprenante tous les ingrédients de la carte topographique mâtinés d'éléments tirés d'un paysage vu obliquement (les montagnes au premier plan, le sud placé en haut de l'image, l'arrière-plan moins lisible que l'avant-plan, etc. Telle qu'elle est,

cette représentation à vocation géographique nous présente les modifications les plus sensibles qui ont affecté le paysage depuis la phase précédente. Que nous dit-elle ? Malgré le fait que Toulon est à présent devenu un port de guerre - la darse Henri IV est bien visible - et que la tour de Balaguier est achevée depuis 1636, l'élément majeur est sans conteste l'existence d'un bras de terre qui relie Tamaris à

Cépet et vient de transformer celle-ci en presqu'île. Ce notable changement géographique clôt le chapitre des procès intentés par Toulon à Six-Fours relatif à la possession de l'ancienne île. Il n'y a pas encore de voie de circulation reliant Six-Fours au Creux Saint-Georges, mais elle n'est pas encore nécessaire, semble-t-il. Un second élément a vu le jour à partir de 1625, il s'agit de la chapelle de Notre-Dame de Bonne Garde établie au sommet du cap Sicié, tout à côté de la tour du farot. Enfin, une série de postes de douane et de surveillance côtière, les « gardelons », vient d'être établie en 1638, on les trouve à la Gardiole, à Fabrégas et au passage (vraisemblablement les Sablettes). **La carte de synthèse établie par nos soins et représentant la presqu'île de Sicié avant 1657**, montre le fort développement de La Seyne et de Cépet à cette époque tout particulièrement au niveau des Plaines et des Moulières où les moulins fonctionnent



Fig. 6 : Evolution de La Seyne et de Saint-Mandrier de 1500 à 1657 - 1 : castrum de Six-Fours - 2 : La Seyne - 3 : le Crouton ou Pallun - 4 : prieuré de Saint-Mandrier - 5 : presqu'île de Cépet - 6 : chapelle de Pépiole - 7 : Creux-Saint-Georges - 8 : limites d'Ollioules et de Six-Fours - 9 : montagne de Sicié - 10 : les Plaines - 11 : Saint-Jean - 12 : les Moulières - 13 : Le Brus - 14 : port de La Seyne (régales du bord de mer) - 15 : saline du cros Saint-Georges - 16 : saline de Brégaillon - 17 : saline des Embiez - 18 : carrière de Balaguier.

à plein rendement. Le port de La Seyne, après l'attribution des régales de bord de mer à Six-Fours, commence à se développer et l'on y envisage des aménagements sous forme de quais et

de môles (carrière de Balaguier) tandis que les salines du cros Saint-Georges, de Brégaillon et des Embiez continuent de fonctionner.

## Sixième paysage : Existence d'une puissante nappe aquifère.

Il est temps maintenant d'évoquer ce qui est l'une des caractéristiques essentielles de cet espace qui s'étend des Lonnes à Tamaris et des Moulières à la Reppe. Souvent, les habitants des lieux ont dû délaisser les fonds de vallée au profit des pentes et des hauteurs à cause de la présence de cette eau à fleur du sol. Certaines fois, à l'époque romaine par exemple (premier paysage), profitant d'une phase climatique plus sèche que les précédentes, et par un drainage des

eaux résiduelles, les agriculteurs ont pu développer les cultures dans des zones jusque-là marécageuses. Aux périodes plus récentes, les gains de terre se sont faits sur les marécages (Mouissèques) afin d'y établir une industrie (chantiers navals) et des quartiers bâtis sur pilotis (basse ville de La Seyne). Ailleurs, seul un changement climatique a permis d'exploiter à nouveau ces terres que sont Saint-Jean de Berthe, les Plaines, les Moulières, Tamaris, ... Sinon, l'essor démographique associé à de

fortes précipitations ont conduit au développement de cultures en terrasse dont les vestiges sont encore visibles sur les pentes des collines seynoises. Ce fut l'une des raisons de l'installation de familles seynoises à Cépet où les terrasses agricoles représentaient au XVIIe siècle 90% des terres exploitées et l'explication du fort développement de cultures comme le chanvre qui demandaient de telles conditions climatiques (canebières, brégailles, etc.).

## Septième paysage : 1657, l'année terrible.

La séparation de La Seyne d'avec Six-Fours a répondu à des impératifs évidemment locaux mais aussi économiques et politiques -action de Mazarin - qui dépassaient largement les compétences des acteurs en présence et que nous ne pouvons développer ici (voir notre prochain Regards sur un terroir n°14, « La Seyne et Saint-Mandrier »). Un coup d'œil jeté sur la carte IGN au 1/20 000 montre que la limite séparant

définitivement les deux communautés suit inexplicablement et quasi globalement l'un des axes nord-sud de la cadastration antique Toulon B (voir « **Premier paysage : l'Antiquité** ») dont elle ne s'écarte parfois que pour des raisons économiques ou religieuses. Des détails de ce paysage témoignent de la rapidité avec laquelle les Seynois vont structurer leur espace urbain, entouré par une première ceinture horticole, puis par une

seconde ceinture agricole et, enfin, par la forêt qui couvre Sicié et Cépet (hôtel-Dieu, église, hôtel de ville, îlots de maisons de plan orthogonal établis sur les anciens marécages, ...), commercial (halle aux poissons, marché, port de commerce franc de taxes, ...) et industriel (chantiers navals et métiers connexes). Dès 1658, La Seyne devra cependant supporter le détachement d'une partie de Cépet où Toulon a décidé de créer son lazaret.

## Huitième paysage : avant la Révolution.



Fig. 7 : Plan des rades de Toulon (1764)

L'importance du port militaire de Toulon et de son arsenal - le premier de France - s'impose aux communautés entourant

la rade et, au premier chef, à celle de La Seyne. **Le tableau de Vernet** (voir p. ?), montrant le paysage de cette baie pris à partir de la terrasse d'une grande

## Neuvième paysage : 1793, le siège de Toulon.

Le paysage observé de la hauteur du Vieux Six-Fours en direction de la passe séparant la Grosse Tour et l'Eguillette présente très exactement celui qu'a contemplé le 19 septembre 1793 le jeune capitaine d'artillerie Bonaparte lorsque, nanti du commandement provisoire de l'artillerie du siège, il vint étudier le futur champ de bataille de Toulon. La hauteur

portant l'ancien ouvrage Caire, désaffecté à cette époque, lui apparut aussitôt comme l'une des clefs de la victoire ; il fit de la prise de ce lieu l'élément central d'un plan d'attaque qu'il proposa à ses supérieurs. Les événements qui suivirent lui donnèrent partiellement raison. Mais il n'est pas nécessaire ici de développer plus avant. Disons simplement que le

bastide du Faron, indique toutefois qu'un vaste espace horticole entourait l'agglomération toulonnaise dont elle assurait le ravitaillement. **Une carte de 1764** apporte la preuve de l'existence d'une importante laisse de mer sur laquelle le port de La Seyne est partiellement bâti avec son môle perpendiculaire à la côte et son anse flanquée à l'est du cap des Mouissèques aujourd'hui disparu. Sur le terre-plein proche du port, les chantiers navals, apparus au cours de la phase précédente, construisent de plus en plus de navires tant de commerce que de guerre. Dans son port transitent des productions provenant de l'étranger mais aussi de la région amenées par les Ollioulais, les Six-Fournais et, bien sûr, les Seynois : vin, huile, savon, céramiques, ... Grande et petite rade sont séparées par l'axe contrôlé par la Grosse Tour du Mourillon (Tour Royale actuelle) et par le fort de l'Eguillette, dernier venu des ouvrages militaires construits en territoire seynois.

commandant en chef, cavalier certes mais fantassin, ne tint pas compte des propositions de l'observateur professionnel qu'était son officier d'artillerie, si bien que le siège dura trois mois de plus et qu'il fallut la perte de mille hommes pour prendre cette hauteur que les anglo-espagnols venaient de fortifier.

## Dixième paysage : l'espace seynois des XIX<sup>e</sup> et début du XX<sup>e</sup> siècles.

La première observation porte sur le littoral de Tamaris où apparaissent les premiers parcs ostréicoles et mytilicoles établis face à Cépet dont le Lazaret, en fonction jusqu'en 1907, avait en charge l'isolement des arrivants et le nouvel hôpital maritime celui des malades. Cette dernière structure, établie à partir de l'ancien édifice datant de 1670, avait entraîné en 1816 la démolition du vieux prieuré de Saint-Mandrier (voir « **Troisième paysage : le XIII<sup>e</sup> siècle** »). Ce littoral, jusque-là relativement protégé, commence à être industrialisé : les Forges et Chantiers de la Méditerranée, nouvellement créés à La Seyne, connaissent avant la Première Guerre mondiale leur première extension en dehors des limites des anciens établissements Taylor en gagnant sur les laisses de mer et en englobant le cap des Mouis-

sèques. A Cépet, sur la rive occidentale du Creux Saint-Georges, les usines du Creusot installent à partir de 1912 leur succursale chargée de mettre au point les

sous-marins construits à Chalon-sur-Saône et destinés à l'étranger (voir **GARIER** Gérard 1995/2004). La deuxième observation porte sur le développement urbain :



Fig. 8 : La Seyne vue de la hauteur de la Dominante, en 1912.

Selon un **cliché daté de 1912** et pris du haut de la colline de la Dominante en direction de l'est-nord-est, le centre urbain, dont la limite occidentale s'arrêtait au parc des Pères maristes, commence à développer un habitat pavillonnaire diffus au sein d'un espace horticole encore important dont la production alimente le marché du cours Louis-Blanc. A la même époque, naît un ensemble urbain sur les rives de l'anse du Creux Saint-Georges sur la presqu'île de Cépet, ensemble urbain dont un tableau peint par Courdouan permet de se faire une excellente idée en présentant l'aspect dichotomique d'une

organisation qui perdurera au moins jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle : sur la rive occidentale, la plus insalubre, l'habitat des pêcheurs italiens nouvellement arrivés et, sur la rive orientale, les maisons bourgeoises à étages des capitaines de tartanes tous originaires de La Seyne et provençaux de souche. La troisième observation porte sur l'espace rural qui, au-delà de la ceinture horticole déjà mitée par un habitat pavillonnaire, reste tributaire de la grande propriété agricole qui connaît alors un fort développement comme l'atteste la création du domaine de Fabrégas (voir Céline **CHICHARRO**, février 2010). Notre

quatrième et dernière observation porte sur le développement tertiaire de l'espace littoral. Lancé au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le tourisme d'hiver connaît un essor spectaculaire avec l'apparition des quartiers de villégiature de Tamaris (Marius Michel), Saint-Elme, Les Sablettes et Mar Vivo (Cléry) dont de nombreux témoins sont encore visibles de nos jours. Le casino, détruit en 1944, en a été certainement l'édifice le plus photographié. Au nord de la commune, la gare PLM (1859) renforce le développement agricole, commercial, industriel et touristique de La Seyne.

## Onzième paysage : La reconstruction d'après 1945 et ses conséquences.



Fig. 9 : Evolution de l'occupation du sol du quartier du Pas du Loup de 1948 à 2005.

La présence de troupes d'occupation sur le pourtour de la rade, de novembre 1942 à fin août 1944, s'est traduite par l'évacuation forcée de toute la population de Cépet et des Sablettes ainsi que d'une grande partie de celle de La Seyne. A la Libération, il fallut accueillir ceux qui étaient partis et reloger ceux qui avaient tout perdu. La ville était détruite à 70%, comme le montrent nombre de clichés d'époque, ainsi qu'une partie du Creux Saint-Georges et la majeure part du hameau des Sablettes. C'est de cette époque que date la séparation de La Seyne et de Saint-Mandrier (1951), rupture majeure dont il serait trop long d'évoquer les péripéties, le hameau de Saint-Elme restant rattaché à La Seyne. Les chantiers navals, détruits à 100%, avaient repris leur activité mais la reconstruction prit beaucoup de temps et ne fut totalement achevée qu'avec l'érection du nouvel hôtel de ville de La Seyne en 1961. Aux Sablettes, la reconstruction fut confiée à l'architecte Fernand Pouillon (voir **QUIVIGER** Benoist 2004), qui, en trois années, fit sortir de terre un hameau totalement refondu pouvant accueillir les anciens habitants du quartier et des touristes. A partir de ce moment, la population seynoise ne cessa de croître. De nouveaux quartiers urbanisés furent créés. L'évolution du paysage du Pas-du-Loup est à ce titre des plus éloquentes :

La comparaison des cartes IGN de 1948 et de 2005 illustre sans équivoque que l'espace seynois a profondément changé de nature : le Pas-du-Loup, rural à près de 95 % en 1948, laisse place, en 2005, à un espace urbanisé duquel tout espace agricole est évincé ou rejeté en périphérie. Les anciennes exploitations rurales ont été remplacées ici par un habitat à

dominante pavillonnaire, mutations observables en beaucoup d'autres quartiers avec souvent des centres urbains périphériques remplaçant les anciennes exploitations (cas de la Rouve et de Berthe). En 2007, une vue aérienne oblique suivant un axe Pointe du Cap Nègre à Six-Fours - Lagoubran révèle que cette urbanisation consistant à gagner sur les anciennes

terres agricoles est devenue une conurbation dans laquelle, de Sanary à La Seyne et de Six-Fours à Toulon, les limites communales sont indiscernables. Seuls les sites militaires restent à l'écart de cette évolution (Saint-Mandrier, Vieux-Six-Fours), et quelques poumons verts (Sicié, la forêt de Janas et le domaine de Fabrègas).

## **Douzième paysage : les paysages post-industriels et post-agricoles.**

Les mutations économiques et technologiques ont conduit à la disparition de l'agriculture traditionnelle, des grands chantiers navals et de certaines structures militaires. Deux friches majeures existent sur le territoire seynois : l'espace abandonné par la démolition des anciens chantiers navals (ex FCM et chantiers de Rovère) et l'espace agricole délaissé du domaine de Fabrègas. Une autre friche, militaire celle-ci, est apparue à Saint-Mandrier avec l'abandon de l'ancienne base aéronavale. Des projets ont été lancés afin de redonner vie à ces espaces abandonnés : celui de la Navale semblait

devoir déboucher sur le plus grand complexe urbanistique de Marseille à Gênes. Aujourd'hui, il a fallu revoir ce projet à la baisse. Des aménagements paysagers ont été cependant réalisés, ainsi que la reconversion d'une partie des quais pour accueillir des paquebots de croisière. De nouveaux projets sont en cours à l'heure actuelle : casino accompagné d'une salle de spectacles, réfection et équipement des quais permettant l'accueil et l'hivernage de yachts de haute plaisance, changement d'usage et valorisation d'un vaste bâtiment industriel pour un espace commercial,

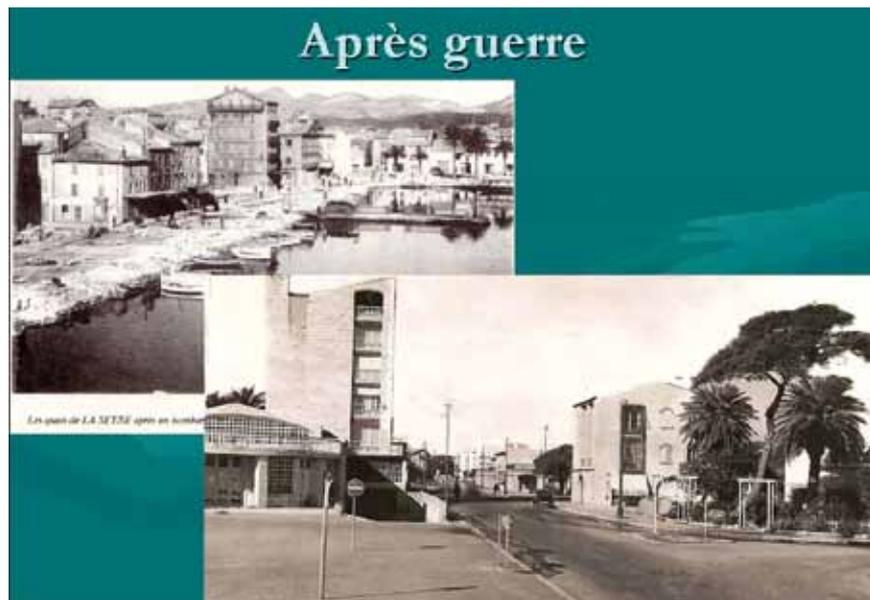
de loisirs et de mémoire de la construction navale et de l'activité maritime de la rade de Toulon, installation d'une gare maritime permettant l'accueil de paquebots de croisière parmi les plus grands du monde. Il en va de même pour le site de l'ex-BAN de Saint-Mandrier. En revanche, l'achat du domaine de Fabrègas par le Conservatoire du littoral et sa gestion confiée à la Municipalité seynoise permettent d'envisager pour ce lieu le redémarrage d'une activité agricole associée à une grande ouverture au public.



Conurbation actuelle entre La Seyne, Toulon, Six-Fours, Ollioules et Sanary

## Quel sera notre treizième paysage ?

L'avenir nous le dira.



Destructions et reconstruction



Fixation du paysage du centre ville seynois

### Crédit graphique :

**Fig. 1, 2, 3, 4 et 6 :**  
Editions du Foyer Pierre Singal, Sanary.

**Fig. 5 et 7 :** DR

**Fig. 8 :**  
Almanach de l'Institution Sainte-Marie de La Seyne,  
année 1912-1913.

**Fig. 9 :** extraits des cartes IGN, 1/50 000  
(année 1948) et 1/25 000 (année 2005).



Sylvie Oberseither

# La fresque de la Maison du patrimoine, un surprenant paysage

## Découverte d'un plafond peint à la Maison du patrimoine

Découverte surprise d'un médaillon central dont l'un contient un paysage



Paysage peint dans un médaillon

La commune de la Seyne-sur-Mer a entrepris sous la conduite de l'architecte

du Patrimoine Véronique Wood la réhabilitation de deux anciennes bâtisses situées

place Bourradet à l'emplacement supposé d'une darse afin d'y installer dans le cadre d'un projet urbain de rénovation du centre ancien, une Maison du Patrimoine et de l'Image, inaugurée en septembre 2011.

Au cours des travaux, la chute d'un plafond détruit par les insectes révèle à la stupéfaction générale l'existence - bien dissimulée sous des faux plafonds et des coffrages de poutres - d'un plafond à la française, premier étonnement, décoré de plus, de frises ornementales à peine discernables, seconde surprise. La maison historique aurait pourtant été édifée dans les années 1620, elle présente déjà des éléments architecturaux de style Renaissance (un escalier et des ornements en gypseries), mais ces fresques sont inattendues car uniques dans ce secteur géographique.



Plafond en travaux.

## Le travail de conservation et de restauration

Appelée en août 2009 pour établir un diagnostic de conservation, j'ai pu en commencer, dès septembre 2010, la restauration qui s'est achevée en juillet 2011.

Et nous n'en sommes pas restés aux premières surprises.

Ma première intervention de conservation préventive a consisté en un nettoyage préalable (dépoussiérage et suppression des moisissures). Puis j'ai procédé à la fixation du décor sous protection de papier Japon avant de consolider les éléments porteurs du décor sur ce plafond (entrevous à combler par injection et poutres à désinsectiser, masticage des solives). La pose d'un apprêt à base de colle de peau de lapin reconstitue le fond et précède la seconde étape de restauration qui vise à restituer la lisibilité du décor.

Celui-ci est composé sur un support de plafond en torchis et des poutres avec une technique mixte en raccord de fresques sur enduit de chaux entre les voûtes avec peinture en détrempe à la colle et caséine. Trois états de conservation ont demandé des interventions différentes. Un tiers du fond est intact mais les décors en sont perdus, celui détruit qui a permis la découverte doit être refait à neuf, seul un tiers au centre de la pièce est intact avec d'importantes lacunes.

## Le décor peint

Le sujet en est une frise horizontale composée dans le respect des lois de symétrie du genre et qui présente avec grâce des ornements et feuillages en forme d'acanthes. Ce style en doublure et renversement, dit à l'italienne, est proche de la mode des Gobelins ce qui permet de situer la frise à partir des années 1660. Elle ressemble d'ailleurs beaucoup aux panneaux de l'appartement d'Anne d'Autriche datant de cette époque également.

Plus étonnants, des bouquets et guirlandes avec rubans sous forme de trophée alternent avec les motifs en rinceaux ornemanesques et pourraient être d'un style postérieur, car inspirés des grotesques découverts à Pompéi vers 1745.

L'ensemble est d'une grande puissance, peint avec relief d'une main habile et dans des coloris frais et légers.

Un macaron forme le milieu et l'un d'entre eux contient un paysage, conservé sur une seule frise, l'autre frise n'en ayant plus que le contour. Et c'est la principale surprise de cette découverte ce qui lui donne son aspect remarquable et unique, outre sa beauté intrinsèque.



Frise non peinte avec coupe de fruits.



Frise peinte avec bouquet de roses.

## Le paysage dans la peinture

### L'émergence du paysage au XVII<sup>e</sup> siècle

**Le thème de notre colloque aujourd'hui, le paysage, suscite un grand intérêt et semble un motif de base dans l'art. Or, nous mesurons mal à notre époque la nouveauté pour le XVII<sup>e</sup> siècle du traitement pictural d'un paysage comme sujet déclaré d'une œuvre - ici, un médaillon central point de convergence d'une frise.**

L'invention du paysage se fait dans les ateliers hollandais aux XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles et crée la fonction de peintre paysagiste. Il ne s'agit plus comme précédemment d'une simple illustration en arrière-plan mais bien, selon l'historien d'art Louis Réau, de « tableau présentant une certaine étendue de pays, où

la nature tient le premier rôle et où les figures d'hommes et d'animaux ne sont que des accessoires ».

Cet esprit nouveau suscite une forte résistance qu'exprime vigoureusement Michel-Ange : « *Ils peignent, en Flandre, dans la seule intention d'abuser l'œil extérieur des choses qui vous réjouissent [...]. Ils peignent des matériaux, des briques et du mortier, l'herbe des champs, les ombres des arbres, les ponts et les rivières, ils appellent ça « paysage » et y ajoutent quelques petits personnages par-ci par-là. Et tout cela, même si c'est agréable à certains égards, est en vérité sans raison, sans symétrie, sans proportion, sans souci de choisir ou d'écarter telle ou telle chose ».*

J'ai été informée au moment de cette découverte étonnante de l'existence de l'école de peinture de la marine à l'arsenal dirigée - un temps - par le réputé peintre Pierre Puget (1620-1694) et du passage de maîtres et d'élèves d'autres régions dont Van Loo. Comment ne pas faire de lien ?

La restauration après purge des éléments dégradés a été une longue reconstitution des parties ravagées avec restitution du décor à partir des éléments présents qui a permis de terminer cette reconstitution avec une nouvelle surprise une des frises contient deux médaillons de plus, dont le contenu manquant restera à jamais un mystère.,



Frise peinte avec médaillon vide.

## Les plafonds à la française

Cette partie de l'article a été mise en forme et complétée par Geneviève Bauquin à partir du texte de Alexandre Gady, « Poutres et solives peintes. Le plafond «à la française»

### Techniques de charpenterie

Le plafond à poutres et solives peintes est répandu au Moyen Âge. Avant de jouer un rôle décoratif, ce type de plafond représente la structure mise en place lors des travaux de construction du gros œuvre par le maître charpentier. Ce plafond, désigné par le terme de «plancher» ou plancher haut, n'est en fait que le dessous du plancher de l'étage supérieur laissé apparent.

Dans la Maison du Patrimoine, les fenêtres de la façade s'ouvrent à l'est. La pièce du premier étage où le plafond à la française a été découvert est presque carrée : 5,85 m d'est en ouest et 5,30 m du nord au sud. Le plafond s'élève à 3,30m. Il se compose de trois travées de solives également espacées entre elles et perpendiculaires aux poutres maîtresses lancées entre les murs.

Quatre poutres, d'une épaisseur de 40 à 45 cm, soutiennent le plafond. Installées dans le sens nord-sud : deux, sur les bords, à l'aplomb des murs, et



Poutres et entrevous peints



Solives peintes.

deux dans le centre, elles délimitent trois espaces (travées), d'environ 2 m de large chacun, occupés par vingt et une solives.

### Les peintures

Les poutres et les solives ne pouvaient recevoir que des motifs décoratifs disposés suivant un schéma régulier et répétitif avec parfois de petites scènes, des divinités...

Le peintre exécutait le décor, une fois le plafond monté, avec un échafaudage. Les pièces de bois étaient recouvertes d'une sorte d'enduit de lissage pour unifier le support et fixer la peinture. Puis la peinture utilisée était à base d'huile ou de colle. Pour réaliser les motifs répétitifs on pouvait se servir d'un pochoir ou d'un pinceau.

On veillait à l'harmonie des couleurs (vives ou éteintes). On profitait de la face large des poutres pour installer des cartouches avec des motifs soignés comme des paysages à l'italienne avec un effet de profondeur.

Ici, le paysage le mieux conservé est peint dans un médaillon sur la deuxième poutre centrale, la plus éloignée des rayons du soleil. Il est peint dans des teintes de bleus plus éteintes que les motifs de feuillages et de fruits qui décorent le reste des poutres et des solives où dominent des couleurs chaudes. On aperçoit dans le médaillon cerné de jaune, la mer plus claire au centre, bordée d'une côte rocheuse découpée dans les tons bleus qui délimite de grandes anses avec,

au premier plan, peut-être une rade, pouvant ressembler au paysage de notre région. Un arbre (chêne, pin ?) se détache, à gauche, indiquant que le paysage est vu d'un point dominant.

Les plafonds à la française sont difficiles à dater et les artistes peu connus ou inconnus. Ils disparaissent dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

Avec l'évolution des techniques, les plafonds à la française ont été recouverts d'un plafond passant sous les poutres en laissant un vide. C'est ce qui a permis de retrouver les poutres peintes en bon état de conservation lors des récents travaux de rénovation de la Maison du Patrimoine.



Gros plan sur le paysage dans le médaillon.9



# Éléments Bibliographiques

Marius **Autran**, *Images de la vie d'antan* ( 8 tomes).

Réédition des tomes 1 et 2, revue et annotée par Jean-Claude Autran. [www.site-marius-autran.com](http://www.site-marius-autran.com)

Louis **Baudoin**, *Histoire générale de La Seyne -sur-Mer et de son port depuis les origines jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, 1965.

Céline **Chicharro**, *Le domaine de Fabrégas, présentation synthétique de l'histoire de cette propriété*, Hôtel de ville de La Seyne, février 2010, ms.

Yolande **Le Gallo**, Andrée **Bensoussan** et Françoise **Manaranche**,  
« *Patrimoine industriel et Nouvelle Seyne* », Regards sur l'histoire de La Seyne-sur-Mer, n° 6, 2006.

Lucas **Martinez**, *Aspects des relations entre la société des Forges et chantiers de la Méditerranée et l'arsenal de Toulon (1865-1960)*, Maîtrise d'histoire, Nice, 2003.

Lucas **Martinez**, « *L'âge d'or de la rade dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : la construction navale, La Seyne et la Marine nationale* », Regards sur l'histoire de La Seyne-sur-Mer, n° 5, 2004.

Charles **Lévy**, *L'atelier d'Olive Tamari*, Ed Le soleil dans la tête, 1960

Les amis d'Olive Tamari, *Hommage*, Espace Peiresc, 1990

Gérard **Garier**, *L'odyssée technique et humaine du sous-marin en France* (4 tomes), 1995-2004.

Robert **Hervé**, Frédéric **Morchio**, Antoine **Péretti**, Marc **Quiviger**, Henri **Ribot**, « *Les documents archéologiques antiques de l'ancien hôpital de Saint-Mandrier* », dans Regards sur l'histoire de Saint-Mandrier, colloque du 20 mars 2010, La Seyne : association Histoire et Patrimoine Seynois, 2011, pp. 16-20.

Benoist **Quiviger**, *Traces réelles et traces inventées :*

Fernand Pouillon et le hameau des Sablettes 1950-1953, La Seyne-sur-Mer,

Mémoire de fin de Ile cycle en architecture, Marseille-Luminy, 2004-2005, 36 p. (dactyl.) + 35 p. ill.

Henri **Ribot**, « *Le cadastre romain «Toulon B» dans l'ouest toulonnais* »,

Revue du Centre Archéologique du Var, Toulon, 2000, pp. 107-114.

Henri **Ribot**, « *Le cadastre romain d'époque impériale «Toulon B» et ses incidences sur les limites de l'ancien Six-Fours et de La Seyne* », Regards sur l'histoire de La Seyne-sur-Mer, n°3, 2003.

Henri **Ribot** (dir.), « *La Seyne et Saint-Mandrier* », Regards sur un terroir, n°14,

Cahiers du patrimoine ouest-varois, éd. du FJEP Pierre Singal, Sanary, 2012.

Yolande **Le Gallo**, Andrée **Bensoussan** et Françoise **Manaranche**,

« *Patrimoine industriel et Nouvelle Seyne* », Regards sur l'histoire de La Seyne-sur-Mer, n° 6, 2006.

Lucas **Martinez**, *Aspects des relations entre la société des Forges et chantiers de la Méditerranée et l'arsenal de Toulon (1865-1960)*, Maîtrise d'histoire, Nice, 2003.

Lucas **Martinez**, « *L'âge d'or de la rade dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : la construction navale, La Seyne et la Marine nationale* », Regards sur l'histoire de La Seyne-sur-Mer, n° 5, 2004.

Alexandre **Gady**, « *Poutres et solives peintes. Le plafond à la française* »,

Revue de l'Art, 1998, vol. 122, n°1, pp 9-20. Source Persée ; Ministère de la Jeunesse.



# Regards sur l'histoire de La Seyne sur Mer

## Comptes rendus des colloques

### **N°1 - Colloque du 4 novembre 2000**

Intervenants : M-Cl. Argiolas, A. Bensoussan, P. Bertonèche, C. Gervois, M-M. Georges, J. Girault, P. Giloux / R. Aguado, F. Nicolas.

### **N°2 - Colloque du 13 novembre 2001**

Intervenants : M-Cl. Argiolas, P. Giloux, G. Fouchard, J-C. Gaugain, V. Mollet, A. Portal, B. Sasso.

### **N°3 - Colloque du 16 novembre 2002**

Intervenants : J. Besson, G. Crespo, B. Cros, G. Fouchard, J. Gomez-Estienne, D. Guarino, Y. Le Gallo, P. Monforte.

### **N°4 - Colloque du 15 novembre 2003, *Des bornes et des hommes***

Intervenants : A. Bensoussan, J. Bonhomme, M. Faivre-Chevrier / J-C. Marras, G. Fouchard, H. Ribot, J. Saint-Roman.

### **N°5 - Colloque du 6 novembre 2004, *Quand hier aide à construire aujourd'hui***

Intervenants : R. Bonaccorsi, I. Breil, G. Fouchard, L. Martinez, C. Philippon, L. Roos-Jourdan.

### **N°6 - Colloque du 5 novembre 2005, *Chemins faisant dans nos mémoires***

Intervenants : M-C. Argiolas / M. Darré, C. Babeix, G. Buti, Y. Le Gallo / A Bensoussan / F. Manaranche, E. Maushart.

### **N°7 - Colloque du 21 octobre 2006, *Créations et transformations en partage***

Intervenants : A. Faragou, J. Gérin, F. Manaranche, J-P. Margier, R. Moumen, F. Ravoux.

Les revues n° 1 à 7 sont épuisées.

### **N°8 - Colloque du 17 novembre 2007, *Des hommes et des femmes qui ont fait La Seyne***

Intervenants : P. Dubois, A. Grellet, L. Martinez / F. Manaranche, J. Moretti, N. Bertrand / A. Bensoussan / Y. Le Gallo / A. Mauriéras.

### **N°9 - Colloque du 15 novembre 2008, *Ville, sciences et arts. Témoins et acteurs***

Intervenants : G. Brichon, A. Guglielmi, K. Kovacic / Bat Sheva Papillon, M. Perrin, D. Sampiéri.

### **N°10 - Colloque du 14 novembre 2009, *Le temps des changements***

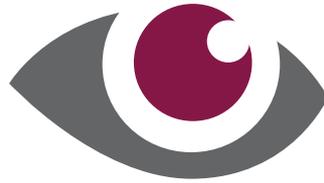
Intervenants : B. Cros, M. Mondet / A. Rohault de Fleury, M. Cuzange / M-C Favaletto / M. Dauban, F. Lyon, P. Martinenq.

### **N°11 - Colloque du 20 novembre 2010, *Dix ans d'HPS, un regard sur l'histoire***

Intervenants : J-C. Autran, M. et R. Dauban, H. Lajous, D. Marcellesi, C. Babeix / J. Saint-Roman.

### **N°12 - Colloque du 19 novembre 2011, *Que nous dit le paysage ?***

Intervenants : C. Chicharro, H. Ribot, L. Martinez, M-P. François, S. Oberseither /F. Manaranche.



# Regards

sur l'histoire **de La Seyne-sur-Mer**

n°12

Association  
**Histoire et Patrimoine Seynois**

BP 10315

83512 La Seyne-sur-Mer

Tél. **04 94 74 98 60**

Site : [www.histpat-laseyne.net](http://www.histpat-laseyne.net)

Mail : [laseynehps83@gmail.com](mailto:laseynehps83@gmail.com)

Directrice de la publication

**Yolande Le Gallo**

Comité de rédaction :

**Geneviève Bauqin**

**Andrée Bensoussan**

**Gérard Brichon**

**Alfred Guglielmi**

**Yolande Le Gallo**

**Dina Marcellesi**

Conception et impression

**Imprimerie Hémisud**

**04 94 14 70 14**

Prix : €

ISSN ??????





